NOTICE

SUR LA CONSTITUTION ET LES TRAVAUX

DE LA

COMMISSION DE L'ETHNOGÉNIE

DES POPULATIONS DE L'EMPIRE RUSSE

Dans sa séance du 7 avril 1884, la Société d'Ethnographie de Paris reçut communication d'une lettre demandant la reprise des études faites autrefois, au sujet des caractères de la civilisation des principales populations de la Russie d'Europe et spécialement sur la distinction des Ruthènes et des Moscovites. L'auteur de la proposition, M. Duchinski (de Kiew), désirait voir ces faits introduits plus généralement dans l'enseignement public. L'examen de la question fut décidé par la Société ; il fut inscrit au procès-verbal, avec la mention : « Renvoyé à M. Castaing. »

Le dépôt du rapport de M. Castaing, suspendu pendant quatre mois, par les vacances annuelles de la Société, eut lieu à la séance du 3 novembre suivant. Il exposa que, par l'esprit et les tendances générales, la proposition de M. Duchinski porte la question sur le terrain actuellement contesté du Slavisme et du Panslavisme, dont l'actualité soulève les passions nationales et politiques dans tout l'empire russe. Mais, si l'on veut entrer dans le domaine ethnographique, qui est celui de la Société, il faut remonter beaucoup plus haut que le début de ces querelles ; il faut examiner l'origine des populations, à des époques où le nom même des Slaves n'existait pas encore, où les éléments auxquels on prétend rattacher ces peuples ne foulaient peut-être pas le sol de l'antique Scythie, errant loin de l'asile que nous leur assignons pour berceau. Les recherches auxquelles M. Castaing vient de se livrer,



sur les origines historiques des populations de l'Europe en général, lui font prévoir une solution fort différente de celles qui ont été adoptées jusqu'à ce jour. Ne voulant pas prendre sur lui seul la grande entreprise dont la Société l'a chargé, il demande « la nomination d'une Commission qui procède à un examen sérieux et fasse son rapport ».

Cette proposition ayant été favorablement accueillie, M. Castaing est nommé président et rapporteur de la *Commission de l'ethnogénie des populations de la Russie*, avec faculté de s'adjoindre ceux des membres qu'il jugerait en mesure d'éclairer les divers aspects de la question à traiter.

A la séance suivante, en date du 8 décembre, M. Cahun vint offrir son concours, au point de vue de la part que la race turque a prise dans le peuplement ancien et moderne de la Russie. Jugeant le moment venu de constituer la Commission, M. Castaing proposa qu'elle fût composée comme il suit: MM. Cahun, Malte-brun, Michalowski, Oppert (de l'Institut) et de Rosny, secrétaire général de la Société. Ces membres, tous présents, acceptèrent la mission qui leur était offerte, M. Castaing demeurant président et rapporteur. Il fut décidé en même temps que M. Cahun commencerait, à la prochaine séance de la Société, l'exposé de sa théorie sur l'origine turque des populations de la Russie.

Pendant tout le mois de décembre, le président de la Commission eut plusieurs conférences avec M. Cahun, dont il discuta et approuva les données, dans la limite des conclusions où leur auteur s'est renfermé.

Les séances des 5 janvier et 2 février 1885 furent consacrées par la Société à l'audition de l'exposé de M. Cahun; il paraît devoir en résulter la constatation d'une étroite parenté des populations turques ou autres de l'Asie septentrionale et centrale avec les peuples de la Russie d'Europe, et même de la Hongrie et d'une grande partie des Provinces danubiennes. Cette théorie fut discutée, surtout au point de vue linguistique, par MM. Oppert, de Rosny et quelques autres membres. Il fut convenu que la communication serait continuée, dès que les circonstances le permettraient.

Sur la demande du président, M. Michalowski, l'un des membres de la Commission, a bien voulu se mettre en mesure de faire connaître à la Société ses vues sur la question; le 2 mars, il constata l'expansion de la race finnoise dans toute l'Europe antique, il

réclama aussi la parenté des Slaves avec les habitants actuels de l'Occident. Cette théorie est principalement basée sur les données de la linguistique, dont M. Michalowski a fait une étude très étendue.

La séance du 4 mai conduisit au sein de la Société M. Duchinski ; il exposa, avec la sûreté habituelle de son enseignement, les faits dont il n'a cessé de poursuivre le succès. L'heure avancée n'ayant pas permis d'achever cette communication, il fut convenu qu'elle serait reprise prochainement.

Le 14 mai, le président de la Commission se mit en communication écrite avec la Société impériale de géographie et d'ethnographie de Saint-Pétersbourg ; il lui soumit une appréciation personnelle des recherches préliminaires de la question et lui en demanda son avis et ses observations, ainsi que l'autorisation de les faire figurer au rapport définitif. La réponse n'est pas encore parvenue.

A la séance du 8 juin, le secrétaire général de la Société ayant exprimé le vœu que la Commission fût convoquée pour la constatation des résultats acquis, il fut arrêté que la première réunion aurait lieu le mercredi 17 juin. MM. Duchinski et Louis de Ziélinski furent adjoints à la Commission, le second avec les fonctions de secrétaire. Il fut donné lecture d'un mémoire, envoyé de Saint-Pétersbourg par M. de Youferow (1), et contenant un rapide exposé de la doctrine panslaviste. Le titre exact n'en est point reproduit ici, le texte n'ayant pas été communiqué à la Commission, qui a demandé à l'examiner.

Le 17 juin, eut lieu la première réunion de la Commission, au siège de la Société, sous la présidence de M. Castaing. M. Louis de Ziélinski, secrétaire, donna lecture d'un mémoire sur la question slave. Ce travail fut jugé propre à être publié, sous la réserve qu'il serait revu et complété.

Ensuite il fut pris les résolutions suivantes :

1° La Commission exprime le vœu que l'on assure la publication des *Antiquités slaves*, de Schafarik, dont M. Duchinski offre de fournir gracieusement la traduction française faite à ses frais ;

2° Que l'on se mette en mesure de traduire et de publier les notes ethnographiques de l'*Histoire de l'État russe*, de Karamsin,

(1) Membre de la Société impériale de géographie de Saint-Pétersbourg.

supprimées dans les traductions française et italienne, et faisant la matière d'environ quatre volumes ;

3° Que l'on publie sans retard des extraits empruntés à l'*Appendice ou voyage en Turquie*, de Viquesnel, concernant l'ethnographie des populations slaves.

La prochaine séance est fixée au mercredi 29 juillet.

EXPOSÉ DE LA QUESTION SLAVE

PAR M. LOUIS DE ZIÉLINSKI

SECRÉTAIRE DE LA COMMISSION DE L'ETHNOGÉNIE
DES POPULATIONS DE L'EMPIRE RUSSE
INSTITUÉE PAR LA SOCIÉTÉ D'ETHNOGRAPHIE (1)

LU A LA SÉANCE DU 17 JUIN 1885

MESSIEURS,

Désireux de justifier l'honneur que vous me faites, en m'invitant à vous soumettre l'exposé de la question qui est le point de départ de vos importants travaux, je me suis demandé d'abord, de quelle façon mon modeste concours serait le plus utile aux recherches que vous comptez entreprendre. La grande œuvre de Schafarik, dont j'ai sous la main la traduction française inédite, qui va vous être offerte, m'aurait sans doute fourni le moyen de vous intéresser vivement par le résumé des conclusions remarquables qui en ressortent. Toutefois, cette entreprise serait prématurée et de trop longue haleine pour le temps que vous avez à m'accorder. J'avais eu aussi la pensée de discuter les données d'un mémoire de M. de Youferow, dont il a été fait lecture à la dernière séance de la Société d'Ethnographie, et qui expose, sous une forme abrégée, les doctrines de l'école panslaviste ; j'ai dû renoncer à ce projet : le mémoire n'a

(1) Membre de la Société d'Ethnographie de Paris, de la Société Américaine de France, administrateur-propriétaire des *Mémoires* de l'Athénée oriental et américain, et administrateur de la Société de l'Athénée oriental et américain.

pas été communiqué à votre Commission; il y aurait donc à craindre que les intentions n'en fussent dénaturées par des souvenirs incomplets. C'est une œuvre à reprendre, lorsque la communication qu'on nous promet aura été faite.

En attendant, il m'a semblé que le labeur le plus utile auquel je puisse me livrer est celui de réunir des informations peu familières aux savants français, les unes parce qu'elles sont absolument inédites, les autres parce que le temps et d'autres préoccupations les ont livrées à l'oubli. Il ne s'agit pas ici de renfermer dans des limites préconçues les recherches que la Commission étend déjà dans les sens les plus divers; moins encore de lui proposer dès aujourd'hui une solution qui doit résulter de l'ensemble de ses travaux et de ses décisions; je viens simplement apporter ma contribution à ces travaux et à ces recherches, avec l'espoir que la Commission appréciera le vif désir que j'éprouve de m'associer à ses intentions.

I

L'Europe, sa constitution hydrographique. — Bassin maritime de l'Atlantique. — Bassin du Volga. — Limite des monts Ourals, sans importance. — Peuples guerriers de l'Asie centrale, leur passivité. — Organisation cosaque. — Opinion conforme de M. Cahun, voyageur en ces contrées. — Populations de l'Asie centrale. — Ni sentiment religieux, ni volonté. — Grands-Russes-Moscovites, comment ils sont devenus slaves et chrétiens. — M. Duchinski (de Kiew), son appréciation du régime moscovite. — Moscovites et Chinois. — L'origine des Grands-Russes, selon la légende mongole, rapportée par M. Przevalski. — Le réveil de la nationalité Routhène. — Lutte des Petits-Russes contre les Moscovites. — Ce que sont les Petits-Russes. — Opinion de M. Duruy, membre de trois classes de l'Institut. — Division naturelle de la Russie d'Europe. — La France en 1840 et le monde slave. — La chaire de langue et de littérature slaves au Collège de France. — Nicolas et le Panslavisme. — M. Casimir Delamarre. — Le Comité des Inspecteurs généraux de l'Instruction publique.

Par l'effet de sa constitution hydrographique, l'Europe, telle que les modernes géographes la délimitent, se divise naturellement en deux parties. La première, l'occidentale, dépend du bassin maritime de l'océan Atlantique, dans lequel se déversent les bassins accessoires de la Méditerranée et de la Baltique, qui en sont les dépendances et en désignent les climats; tous les fleuves qui se jettent dans ces mers, et les territoires qu'ils arrrosent, composent l'Europe (1). Le bassin du Don est considéré comme intermédiaire et mixte.

La seconde partie comprend le bassin fluvial du Volga, avec ses grands affluents l'Oka et la Kama, dont le régime est déjà asiatique, et en tout cas oriental : les eaux se versent dans le lac Caspien (2). Il faut y ajouter les bassins septen-

(1) Par Europe, nous entendons ce qu'on appelle à présent l'Europe occidentale.

(2) « Le Volga, l'artère centrale de la Russie, un fleuve qui, avec son cours

trionaux de la Dwina du Nord et de la Petchora, dont le régime est celui des fleuves sibériens qui se jettent dans l'océan Glacial. Quant à la limite des monts Ourals, on sait qu'elle n'est qu'une fantaisie de géographes (1) : le gouvernement russe n'en tient aucun compte, non plus que les populations elles-mêmes (2). Il affecte même de supprimer

sinueux de près de mille lieues de long, *n'est plus européen.* » (*L'Empire des Tzars et les Russes,* par Anatole Leroy-Beaulieu, t. I (le Pays et les Habitants), Paris, librairie Hachette et Cie, 1881, p. 5.)

(1) Vers 1840, l'héritier présomptif du tzarat (Alexandre II), voyagean avec Alexandre de Humboldt, auprès d'Ekaterinbourg, fut frappé de l'absence complète de montagnes, et ordonna d'y suppléer par l'érection d'un poteau sur lequel on mit deux plaques portant les inscriptions suivantes : à l'ouest, *frontières de l'Europe;* à l'est, *frontières de l'Asie.*

(2) « S'abaissant lentement par terrasses du côté de l'Europe, l'Oural est moins une chaîne qu'un plateau couronné d'une série de faîtes peu élevés. — Le plus souvent il ne présente que des croupes basses couvertes de forêts, telles que celles des Vosges ou du Jura. La partie centrale est tellement déprimée, que dans les principaux passages de Russie en Sibérie, de Perm à Ekaterinbourg, par exemple, l'œil cherche en vain des sommets, et que pour y établir une voie ferrée les ingénieurs n'ont dû recourir ni à de longs tunnels, ni à de grands travaux d'art. A cette haute latitude, où les plaines restent six ou sept mois sous la neige, aucune des cimes de cette longue chaîne n'atteint la limite des neiges éternelles. Aucune de ces vallées n'abrite de glaciers. L'Oural ne sépare réellement ni les climats, ni les faunes ou les flores. Dirigé presque perpendiculairement du nord au sud, il laisse les vents du pôle souffler presque également sur les deux pentes opposées. La Russie est la même sur les deux versants, ou mieux la Sibérie n'est qu'une exagération de la Russie d'Europe, ou celle-ci un adoucissement de la Sibérie. Les plaines russes recommencent au delà des pentes orientales de l'Oural, aussi vastes, aussi monotones dans le bassin de l'Obi que celui du Volga, offrent les mêmes couches d'attérissement uniforme, la même horizontalité du sol et des sédiments géologiques. Des deux côtés, la végétation reste semblable.... Il faut aller jusqu'au cœur de la Sibérie, jusqu'au haut Jénisseï et au lac Baïcal, pour rencontrer avec un autre sol une nature nouvelle, une autre flore, une autre faune. Le soulèvement de l'Oural n'a pas rompu la ressemblance et l'unité des deux régions qu'il divise. Au lieu d'une limite ou d'une barrière, il n'est pour les deux Russies que le réceptacle des plus précieuses richesses minérales.... Il ne les sépare pas plus l'une de l'autre que le fleuve auquel on a donné son nom, et un jour, quand la Sibérie occidentale sera plus peuplée, on pourra regarder l'Oural comme l'axe central, l'arête médiane des deux grandes moitiés de l'Empire. » (Le même auteur, à la même page.)

Voici encore ce qu'en dit M. J. H. Schnitzler, membre correspondant de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, de la Société impériale géographique de Russie, etc., chevalier de la Légion d'honneur, de l'ordre de

cette prétendue frontière : où les *gouvernements* sont à cheval sur la chaîne moitié en Europe, moitié en Asie ; et si,

Sainte-Anne de deuxième classe (en diamants), de Saint-Stanislas, etc., dans le tome Ier de *l'Empire des Tzars au point actuel de la science*, Paris et Strasbourg, p. 187 :

« Aucun voyageur n'a trouvé à cette chaîne si longue (plus de 2000 kilomètres) et si fameuse, un aspect digne de sa réputation. Tout au contraire, en franchissant les passages peu élevés de Bilimbaïefsk et de Richéty, dit M. Ermon (*Reise um die Erde*, 1re section, t. I, p. 293), on ne peut se défendre d'un sentiment dédaigneux pour les monts Ourals et même ici, dans la vaste plaine qui entoure la ville de Catharinebourg, on ne voit nulle part s'élever un sommet, ni des masses de rochers assez considérables pour rappeler des sites de montagnes. — En effet, le passage de Perm à Catharinebourg, sur la grand'route de Moscou à Tobolsk et Irkoutsk, présente une montée très peu sensible restant d'un tiers au-dessous, dit M. de Humboldt, de la hauteur du pavé de la ville de Munich, sur le plateau de Bavière

(altitude de Munich = 538m.)
1/3 = 179m.
359m. »

P. 188 : « Quand on s'approche de la chaîne des montagnes, dit Murchison (édition de M. G. Leonhard, p. 362), du côté de l'Ouest ou de l'Europe, par la haute chaussée ordinaire, l'Oural septentrional des mineurs russes n'apparaît guère que sous forme d'une croupe basse, généralement couverte d'épaisses forêts, et le voyageur, qui s'est formé d'avance son idée particulière, doit jusqu'à un certain point se trouver désappointé en voyant devant lui une ligne de hauteurs qui, en apparence, dépasse à peine celle des Vosges entre Metz et le Rhin. Et pourtant l'élévation est plus considérable, car le voyageur a déjà atteint une hauteur notable avaut d'avoir touché seulement à la chaîne. » Il dit après, que « l'Oural ne manque pourtant pas de sommets élevés, tels, par exemple, que le Koutchakowskoï (environ 1700 mètres), le Denischkine-Kamène, que les habitants circonvoisins regardent comme plus élevé que le précédent, les Pardinskoï Kamène et Katckanar (900 mètres) ; le Taganal, l'Iremel, l'Iamantaou, la Bolschïa Gora (760 mètres), le Sougowal, le Soukhoï Kamene, le Korwinskoï..., mais, dit l'auteur (p. 190), aucune de ces montagnes n'atteint la limite des neiges éternelles ».

« Tous ces sommets, dit M. de Humboldt, malgré leur hauteur considérable, restent dépourvus de neige en été. Nous les vîmes vers la fin de juin, et aucune trace de neige ne paraissait au loin. » M. Murchison remarque, de son côté, qu'il n'y a pas de glacier dans l'Oural. »

Il nous répugnerait de fatiguer les hommes éclairés de ces citations et bien d'autres, que nous pourrions faire. Mais nous y sommes forcément amené par suite d'une persistance systématique, et c'est d'une manière passionnée, qui touche, pour ainsi dire, à la démence, à la furie, qu'on nie toute l'évidence de ce point si clair et si palpable pourtant. Or on voit, par ces citations, quel intérêt présente une question que les efforts faits pour

comme on l'annonce, le tzar fait de Samarkand, ancienne capitale de Tamerlan, l'une des capitales de son colossal empire, l'Oural n'apportera point d'obstacles à l'unification des intérêts, entre les habitants des bords de la Moskowa et de la Kliazma et ceux des frontières de l'Afghanistan (1).

l'obscurcir n'empêchent pas d'apparaître, comme une chose tout à fait nouvelle, comme une découverte, aux illustres écrivains et savants allemands et français eux-mêmes.

L'exemple de la haine furieuse contre tous ceux qui envisagent cette question sous son véritable aspect, et surtout contre les Polonais éclairés mais n'osant en souffler mot, de terreur, apparaît, sans parler de vrais savants écrivains Moscovites, ou Grands-Russes de naissance, chez ceux d'entre eux qui se sont polonisés à la surface en Pologne, soit qu'ils y soient nés ou autrement, de même que les individus de diverses origines, qui se sont entichés de l'esprit et du jugement moscovite officiel, jusqu'à en devenir des espèces de mamelouks, genre à part. Pour éviter de plus longues citations, nous mentionnons ici, sous ce rapport surtout, M. Nalkowskoï. Voilà le titre de l'ouvrage de ce dernier : *Blendy geografischne histryosophii professora Duchinskiego*, ce qui veut dire : *Erreurs géographiques de l'histriosophie du professeur Duchinski*, Varsovie, 1882. L'ouvrage n'est qu'un ramassis de satires impardonnables, aggravées de chicanes odieuses, sans que cette Académie proteste.

Le but de cette dernière école est de faire accepter pour vrai l'enseignement de quelques savants allemands, qui reconnaissent la Vistule comme frontière de l'Europe occidentale et non pas le Dnieper, et, en même temps, l'étendue du pays jusqu'aux monts Ourals, comme une plaine qui forma l'unité de ses habitants. — D'après ce parti, les monts Ourals influèrent sur la formation de deux civilisations, européenne et asiatique.

(1) Ce qui n'était qu'une prévision de notre part semble prêt à se réaliser. Le journal *le Matin*, d'aujourd'hui (10 juillet), donne la dépêche ci-après :

« *De notre correspondant particulier.*

» Saint-Pétersbourg, 9 juillet.

» Je tiens d'un personnage qui touche de très près au ministère des Affaires étrangères, des renseignements très sérieux sur les origines, le développement et l'état actuel de la question afghane. Je me hâte de vous les envoyer, convaincu qu'ils intéresseront vos lecteurs.

» Après l'annexion de Merv, il fut question à Saint-Pétersbourg, de proclamer Alexandre III empereur d'Asie ; ce projet a été ajourné, mais on n'y a pas renoncé, et, un jour ou l'autre, le tzar blanc sera sacré à Samarcande, la ville sainte, près du tombeau de Tamerlan.

» En attendant, il fallait achever la conquête du nouvel empire, et l'on chargea de ce soin, au début, non pas une armée, mais un seul officier, le colonel Alikhanoff, qui, sous l'habit oriental, et accompagné de deux indigènes, partit pour Sarracks, en octobre 1882. Le colonel Alikhanoff fut fait prisonnier, et, au lieu de se faire réclamer par son gouvernement, il se fit proclamer chef de la tribu qui se trouvait soumise au tzar.

» Sarracks était devenue ville russe. »

Ajoutons que les peuples guerriers de l'Asie centrale, de même que les Mongols, sont doués, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'une activité passive : ils se laissent facilement imposer la religion, la langue de leur maître, mais leur énergie reparaît dans les impulsions d'un esprit conquérant. Ce caractère, qui leur est commun avec les habitants de la Moscovie, fournit à lui seul la plupart des traits sur lesquels repose la distinction du Slavisme et du Panslavisme. Quelques *sotnias* (ou centaines, compagnies) de Kosaks ou Kirghiz-Kaïssaks de l'Oural, de la Sibérie, déjà slavisés à la superficie et par la langue seulement, servant d'escorte aux gouverneurs des provinces, ont suffi pour slaviser à leur tour, mais par la langue seulement, tous les nomades de ces pays.

L'organisation cosaque, telle qu'elle est pratiquée par le gouvernement russe, constitue un progrès pour les populations nomades de l'Asie. Sous ce régime, vivant provisoirement en paix, sans se déchirer entre eux comme ils le faisaient autrefois, ils espèrent toujours que le *Tzar blanc* du Nord satisfera, un jour ou l'autre, leurs désirs de combats et de luttes, et surtout leur violent désir de butin.

Notre collègue, M. Cahun, qui a passé de longues années au milieu des populations turques et mongoles de l'Asie, sait mieux que personne les impulsions qui les dirigent. Voici en quels termes il s'en est expliqué, au Congrès des Sciences ethnographiques de 1878 :

« Ce sont des populations qui n'ont pas de sentiment religieux, et ce sont des populations qui n'ont pas, n'ont jamais eu et n'auront jamais de volonté.

La lutte ethnographique est ouverte entre la Russie et l'Angleterre : le titre d'Empereur de l'Asie répondra au titre d'Impératrice des Indes que la reine d'Angleterre s'est fait attribuer.

Seulement, celui que prend le tzar est bien autrement ambitieux et menaçant pour la paix du monde.

Jamais les questions ethnographiques n'eurent autant d'importance qu'aujourd'hui, surtout lorsqu'il s'agit des affaires de l'Asie, où les distinctions de races ont une bien plus grande influence qu'en Europe.

En attendant, nous allons voir se réaliser la prédiction humoristique de M. de Bismarck : « le duel entre l'éléphant et la baleine. »

» Dans cet immense espace qui s'étend de la Chine à l'Europe, nous voyons des peuples parlant tous la langue turque et n'ayant aucune religion à eux. Jamais les Turcs, les Mongols, ne se sont donné de religion. Ils ont accepté les religions toutes faites qu'on leur a apportées. Ils les ont prises, ils les ont respectées, ils ne les ont pas modifiées. Les religions se sont modifiées par elles-mêmes, par suite des circonstances, des usages, des milieux, mais non pas par le fait de leur volonté.

» Au XIII[e] siècle, les Turcs de Kaschgar étaient chrétiens; au XIII[e] siècle, les Turcs Aryens, les Turcs de Khiva étaient musulmans. Ils avaient pris, les uns et les autres, les religions qui avaient été apportées par les Arabes, les Syriens, les Chinois, ou bien les religions nestorienne, tibétaine. Ils les avaient prises et les avaient estropiées. Le Turc n'a pas de religion, il estropie celles que lui apportent les autres.

» Absence de volonté absolument caractérisée (1). »

M. Cahun justifia son appréciation par les faits de l'histoire. Depuis lors, dans les premiers mois de la présente année, et sur l'invitation de la Commission dont il fait partie, il a donné connaissance à la Société d'Ethnographie des études qu'il poursuit pour montrer la parenté de ces populations.

On sait avec quelle facilité les Grands-Russes-Moscovites acceptèrent la langue slave, en même temps que la religion chrétienne, lorsque leur petite principauté de Souzdalie, dans les pays de Wes, de Mera et de Mouroma, subit la domination des princes Rourikowitch, ce qui n'eut lieu que vers le XIII[e] siècle, comme il sera montré plus tard. D'après M. Duchinski (de Kiew), qui en a le mieux fait ressortir l'importance, les progrès du christianisme, tel qu'il est compris par les Moscovites, qui sont à peine chrétiens, et les progrès de la langue moscovito-slave, appelée le russe, ne s'arrêteront qu'aux frontières de la Chine et à celles des

(1) Nous nous réservons de discuter ailleurs la passivité relative à la religion, que M. Cahun signale.

peuples de castes, des Hindous. M. Duchinski ne s'exprime ainsi qu'à la condition qu'aucun grand événement ne viendra arrêter le développement continu de la puissance moscovite en Asie.

A ses yeux, le régime moscovite, basé sur le communisme et l'égalité sociales, répondait au sentiment national des Grands-Russes, même lorsque son expansion était paralysée par la dynastie des Romanow, surtout depuis le père de Pierre le Grand, le tzar Alexis, fils de Michel. Il en est de même chez les Chinois, qui sont aussi égalitaires et communistes. Or, depuis que l'Empire russe eut à combattre les puissances de l'Occident en Crimée, le parti national moscovite, dit des *Antizapadniks* (anti-occidentaux), l'emporte sur le parti dit européen, qui s'efforçait vainement, depuis deux siècles, de faire accepter aux Moscovites les réformes de Pierre le Grand. Du reste, les deux partis sont panslavistes, chacun à sa manière, lorsqu'il s'agit de la question de conquête.

Sans insister sur la parenté des Moscovites avec les Chinois, au point de vue physiologico-psychologique, sur la conformité de leurs institutions sociales, économiques et politiques, il est impossible d'écarter de l'étude du Slavisme l'appréciation du génie des populations dites Finnoises, Turques, Mongoles, et de n'y point reconnaître les caractères signalés par M. Cahun.

Voilà ce qui concerne les progrès du Slavisme vers l'Est : la Commission devra s'en occuper. Il est temps aussi que l'Europe y prenne garde : grand nombre de ses écrivains, de ses hommes d'État continuent à s'imaginer que la Moscovie d'Europe diffère essentiellement de la Moscovie d'Asie, et, pendant ce temps, les écrivains russes ne cessent d'encourager les Grands-Russes à se considérer comme les vrais représentants des intérêts des populations mongoliques. Un géographe russe, M. Przevalski, se trouvant aux environs du lac Lob-Nor, près du Tibet, dans le désert de Gobi et Chamo, recueillit chez les Mongols une intéressante légende de l'origine des Russes :

« Dans les temps anciens, lui dirent-ils, vivait quelque part, au fond d'une grotte de l'Asie centrale, un ermite, un vertueux lama (1); tout son temps se passait en prières, loin du commerce des hommes. Les circonstances conduisirent au même lieu une petite famille nomade, composée d'une jeune fille et de sa vieille mère. En paissant ses bestiaux, la jeune fille passa devant la grotte où le lama était alors malade; poussée par un cœur compatissant, elle vint lui offrir du lait caillé. L'ermite refusa d'abord; mais enfin, vaincu par des instances aussi bienveillantes, il accepta; ces soins continuèrent jusqu'à parfaite guérison, et le petit roman finit par un mariage. Le tzar du pays, informé qu'un lama venait de prendre femme, au mépris de son caractère sacré, envoya des troupes avec ordre de le tuer. Le lama organisa sa défense : il arracha des tiges de jonc et les planta tout autour de l'yourte (sorte de tente), où il s'était installé. Puis, ses prières transformèrent tous ces balais en guerriers, qui détruisirent la troupe du tzar. Une seconde armée, une troisième, subirent le même sort; les guerriers qui avaient surgi à la suite des prières du lama plantaient à leur tour des tiges de jonc qui se transformaient en hommes; en peu de temps, le saint ermite fut à la tête d'une puissante armée. Le tzar dut renoncer à ses projets. Mais le lama ne devait pas appartenir plus longtemps à la terre : s'envolant au Ciel par l'ouverture supérieure de son *yourte*, en même temps que la fumée du foyer, il laissa à sa veuve le gouvernement de son peuple. C'est ainsi que les Russes sont issus des joncs, dont la teinte jaunâtre se perpétue dans celle de leur corps, qui est blanc, avec des cheveux fréquemment roux (2). »

(1) Chez les Mongols, le lama n'est pas nécessairement un prêtre, mais tout individu qui fait vœu de se livrer aux pratiques de piété, ainsi qu'à diverses obligations canoniques; cela répond à nos idées de religieux, moine, ermite. Le lama de notre légende avait fait vœu de chasteté.

(2) Le texte porte : « Ces derniers ont le corps blanc et les cheveux pas rarement roux, parce que les tiges de jonc sont d'une teinte jaunâtre, et que leurs petits balais sont à peine un peu plus foncés. » (Le *Nowosti*, journal russe de Saint-Pétersbourg, le (16 v. st.) 16-28 mai 1885.)

Ce qui porte une lumière inespérée dans la question du Slavisme européen, c'est le réveil des sentiments de nationalité chez un peuple que l'Europe oublie depuis la fin du dix-septième siècle : les Petits-Russes, dont la régénération, commencée en 1840, fut signalée à l'Europe dès 1846, par M. Duchinski (de Kiew) ; le premier, il formula les termes de leur lutte sociale, dans le sens de la civilisation européenne, contre l'envahissement de la civilisation opposée des Moscovites-Grands-Russes.

Il faut remonter au XIVe siècle pour voir le début des luttes que les Petits-Russes, de concert avec les Polonais, soutinrent contre la puissance toujours croissante des Moscovites. En 1654, après leur soumission opérée par l'hetman Chmielnicki, le tzarat garantit leur autonomie ; mais, cette promesse n'ayant pas été scrupuleusement observée, les luttes recommencèrent, jusqu'au moment où la bataille de Pultawa, en 1709, vint faire évanouir les espérances qui s'étaient fondées sur le concours de Charles XII, de Suède. Puis, le parti qu'on peut appeler Petit-Russe-Européen représenté par l'hetman Mazeppa, succomba, en même temps que le parti polonais représenté par le roi Stanislas Leszczinski.

Les Petits-Russes dont nous parlons ne sont que l'une des branches de la nationalité des Roussines occupant une grande partie des gouvernements méridionaux de la Russie, et des provinces limitrophes de la Pologne et de l'Empire austro-hongrois : ensemble, dix-sept millions, y compris les Smolenskiens, les Lithuaniens et les Russes Blancs.

Ces faits ont été rappelés, en 1869, par un publiciste français, M. Casimir Delamarre, dans sa pétition au Sénat, relativement à la réforme de l'enseignement de l'histoire des Slaves (1). Déjà, la Société d'Ethnographie avait pris l'initiative de ce mouvement.

De son côté, l'ancien ministre de l'Instruction publique,

(1) Cas. Delamarre, *Un peuple européen de 15 millions oublié devant l'histoire.*

M. Duruy (de l'Institut), dans une œuvre rédigée « conformément aux derniers programmes officiels, pour la classe de seconde » constate ce qui suit :

« Le traité d'Androussow, qui enleva à la Pologne Smolensk, Tchernigow, l'Ukraine, sera le premier pas de la Russie du côté de l'Occident (1). » Ce traité récompensait singulièrement, en 1686, le service que Jean III Sobieski avait rendu à l'Europe, trois ans auparavant, sous les murs de Vienne, en la préservant de l'invasion mahométane.

C'est ainsi que les Moscovites-Grands-Russes commencèrent à pénétrer dans l'Europe occidentale, en occupant le bassin du Dnieper, la vallée du Don formant la zone intermédiaire qui sépare les deux systèmes hydrographiques de l'Orient et de l'Occident de la Russie. On voit que le bassin du Dnieper appartient déjà à l'Europe occidentale ; au contraire, le Volga, quoique ses sources soient toutes voisines de celles de la Dwina occidentale et du Dnieper, s'éloigne incessamment du bassin maritime de l'océan Atlantique.

Des données aussi claires n'eurent pas, auprès du monde savant, le succès qu'elles méritaient. On contesta les sentiments nationaux des Petits-Russes et des Russes Blancs, que l'on ne connaissait que comme des ennemis du catholicisme, en grande partie, bien qu'étant plus ou moins polonisés à d'autres égards.

C'est en avril 1840 que le ministère Thiers-Cousin soumit aux deux Chambres le projet d'une loi établissant au Collège de France la chaire non seulement d'*une* langue, mais d'*une* littérature slave. Les efforts du ministère pour justifier l'enseignement d'un sujet qui n'existe pas, se combinant avec d'autres circonstances également significatives, n'ont pas seulement frappé l'attention des Polonais et des Petits-Russes, mais ont éveillé celle d'un grand nombre de savants et d'hommes d'Etat français. L'établissement de la chaire d'une langue et d'une littérature slave avait moins pour but

(1) Duruy, *Histoire de France du moyen âge et des temps modernes*, 1873.

le progrès des connaissances générales qu'une combinaison purement politique. Par ce fait, les Moscovites-Grands-Russes furent reconnus pour Slaves, et qui plus est, pour protecteurs de tous les peuples slaves. Voilà pourquoi Mickiewitch, en acceptant la nouvelle chaire, y porta le sentiment tacite d'une résistance à l'alliance franco-panslave, car il écrivait que « le cabinet français avait fait, aux Russes, la part du lion (1) ».

Au nombre des moyens que le tzar Nicolas crut devoir employer pour réaliser le Panslavisme, l'un des plus remarquables fut celui qui consistait à supprimer les traditions et les mœurs des habitants des gouvernements occidentaux de l'Empire russe et de la Petite-Russie : à cet effet, le code des lois fait aux xve et xvie siècles, et publié au commencement du xvie siècle, en langue roussine ou routhène, dans l'esprit européen, c'est-à-dire individualiste, et connu sous le nom de *Statut lithuanien*, fut remplacé par le *Résumé des oukazes* (*Swod Zakonow*, résumé des lois). C'est à ces efforts du cabinet de Saint-Pétersbourg pour ruiner leurs traditions européennes, que les Petits-Russes ont voulu s'opposer, en affirmant leur union d'idées avec les autres peuples de l'Europe occidentale.

La lutte s'est aggravée depuis 1863; plus sincères que leurs gouvernements, les peuples de l'Europe protestante et catholique encouragèrent les Polonais, qui s'insurgèrent dans le bassin de la Vistule, et aussi dans celui du Dnieper.

La découverte, car c'en est une, de cette division si simple et si naturelle de la Russie d'Europe, d'après sa constitution hydrographique, éclaire les faits de l'histoire des peuples.

(1) Dans la lettre de M. A. Mickiewitch à M. Léon Faucher, datée de Lausanne, du 25 mai 1840, nous trouvons :

« J'ai lu l'exposé des motifs du projet. J'ai eu beaucoup de peine à me procurer le *Moniteur*, on n'en trouve pas à Lausanne. Je prévoyais bien le rôle que le russe devait jouer parmi les littératures slaves. On lui a fait la part du lion, c'est pourquoi j'ai été très réservé dans ma réponse au ministre. J'entends accepter cette place en ma qualité de professeur, de littérateur, de savant, de cuistre. » (*Korespondecja Adama Mickiewicza*, t. I, 2e édition, Paris, 1871, p. 160.)



Nous appellerons l'attention de la Commission sur quelques-uns d'entre eux, à partir du mouvement opéré chez les Petits-Russes dans le sens européen. Cet événement, très considérable par les résultats qu'il a déjà produits, mais surtout par ceux qu'il est susceptible d'avoir, fut lui-même l'effet indirect de l'agitation qui se produisit, vers 1830, au nom du *romantisme* et du principe des *nationalités*. L'insurrection polonaise de 1830-1831 ressuscita les Petits-Russes, dont la régénération fut la contre-partie des *encouragements donnés au tzarat, pour l'oppression des nationalités de son empire, par l'Autriche et la Prusse, mais surtout par la France*, particulièrement depuis 1840 (1).

On se rappelle qu'à cette époque, la France, cédant aux insinuations du cabinet de Saint-Pétersbourg, prit sous sa protection l'idée de rendre aux Arabes d'Egypte la place qu'ils avaient occupée dans le monde mahométan, avant qu'ils fussent remplacés sur les bords du Nil par les Turcs Ottomans. Cette intervention de la France fournit au tzarat l'occasion de provoquer contre elle la coalition des autres grands Etats. Le cabinet Molé-Villemain voulait répondre à cette coalition, en relevant l'étendard polonais. Louis-Philippe s'y refusa, et Thiers, appelé au ministère, crut au contraire que le moment était venu d'accomplir ce qu'on appelait la grande idée, savoir : l'alliance de la France avec la Russie : réalisation du Panslavisme, au profit du tzarat, par la ruine de la Prusse, de l'Autriche, de la Hongrie, de la Turquie. La France aurait trouvé son compte à l'abaissement de l'Allemagne.

Le tzar Nicolas, qui avait déjà rejeté avec dédain les autres avances du gouvernement de Louis-Philippe, n'eut pas plus d'égards pour les encouragements du cabinet Thiers, mais il en profita pour inaugurer publiquement la réalisation du Panslavisme dans son empire.

(1) Déjà l'effet de ces encouragements se fit sentir par l'oukaze de 1839, du tzar Nicolas, proscrivant l'existence même de l'*Église uniate* (rite catholique oriental — dit grec uni.)



L'histoire éclairera la question de ce projet d'alliance franco-panslave. Si nous l'avons rappelé, c'est que les Polonais et les Petits-Russes attribuent surtout à la conduite de la France sous Louis-Philippe l'aggravation de la persécution dont leurs nationalités furent et sont les victimes.

Le cabinet de Saint-Pétersbourg affectait de confondre le réveil national des Petits-Russes avec l'insurrection des Polonais. La suppression d'une revue en petit-russien, l'*Osnowa* (le fondement, la base), fut le signal d'une persécution organisée par l'administration locale.

Ces événements attirèrent l'attention des savants et des hommes d'Etat des différents pays de l'Europe, sur la question roussine ou routhène ; en 1869, ils furent résumés dans la publication déjà mentionnée de M. Casimir Delamarre. La même année, 1869, le ministère de l'instruction publique invita le comité des inspecteurs généraux de son département à formuler les réformes devenues nécessaires dans l'exposition de l'histoire des Slaves et des Moscovites, spécialement la question des Petits-Russes, et en général celle des Routhènes. On sait que, dans son rapport au ministre, le Comité recommanda de commencer l'histoire des Moscovites-Grands-Russes, non pas à Novgorod, à Smolensk ou sur le Dnieper et le Dniester, mais dans la Moscovie même, à partir de la fondation de l'Etat moscovite souzdalien, par André de Bogolub-Kitan, tué par ses sujets souzdaliens, en 1174.

II

M. Léger, voyageur à Kazan, professeur de slave à l'École des langues orientales, au Collège de France. — Dénonce la persécution russe contre la littérature petite-russienne. — Le professeur Dragomanow, panslave-communiste. — Petits-Russes. — Origine tartare des Kosaks.

Les malheurs de 1870 firent mettre de côté toutes ces questions, et les avocats du Panslavisme à outrance eurent seuls la parole. M. Léger, qui habita Kazan pendant quelque temps, est devenu professeur de langues slaves, d'abord à l'École des langues orientales vivantes, ensuite au Collège de France. Dès 1871, il leva avec beaucoup d'ostentation l'étendard panslave ; en 1876, il crut devoir appeler l'attention des panslavistes moscovites sur les dangers auxquels ils exposent leurs intérêts en poussant à bout les Petits-Russes, et en général les Roussines ou Routhènes de l'Empire. M. Léger signala la persécution non seulement aux Français, mais encore aux Italiens, qui, d'accord avec les Polonais, les Tcheks, les Madjiars, les Roumains et autres peuples de l'Europe, avaient encouragé les Petits-Russes, en 1848-1849, à revendiquer leur autonomie. Les termes employés par M. Léger apportent un puissant appui à la demande de réformes dans l'enseignement de l'histoire des Roussines émise par M. Casimir Delamarre et recommandée par le Comité des inspecteurs généraux. On lit en effet, dans la lettre de M. Léger, que publia la *Revista Europea* de Florence (1er novembre 1876) :

« Des lettres de Kiew nous apprennent que le gouvernement russe s'est effrayé des développements de la littérature Malo (petite) -russienne, dans les provinces méridio-

nales, et il a pris les mesures les plus sévères pour s'y opposer. »

Les mots sont brefs, mais les faits sont éloquents. C'est la première fois, pensons-nous, qu'un panslaviste français a constaté des faits aussi graves et les a dénoncés à l'Europe. De 1840 à 1848, et même depuis 1863, les Petits-Russes n'avaient pas eu à subir autant de désagréments de la part des Grands-Russes-Moscovites, et jamais un Français panslaviste n'avait osé représenter le cabinet de Saint-Pétersbourg comme « *effrayé du développement de la littérature russienne*, au point de prendre *les mesures les plus sévères pour s'y opposer* ».

M. Léger part du principe qui lui fait souhaiter de voir l'Empire russe le plus fort possible et réalisant le Panslavisme (chose indispensable sans doute, d'après lui, au bonheur de l'humanité), mais il voudrait des formes aimables, comme si le Panslavisme pouvait connaître d'autres voies que celles de la violence. Ces craintes, espérons-le, resteront à l'état de chimère : la divine Providence n'est pas un vain mot, elle veille et son heure est réservée (1).

(1) *Revue politique et littéraire*, 8 juillet 1871 (n° 2) et 30 septembre 1872 (n° 14). Pour être juste, nous devons ajouter que M. Léger proteste contre le caractère panslaviste attribué à ses travaux. Il dit qu'il ne prêche que l'union *morale* des peuples slaves. Mais les politiques russes le présentent à leurs compatriotes comme *Panslaviste français*. Sous ce titre, il est recommandé par l'ancien professeur de l'Université de Kiew, M. Modestow, dans les *Novostis*, journal de Pétersbourg, à l'occasion du Congrès archéologique qui a eu lieu à Odessa vers la fin de l'année 1884.

M. Léger ayant écrit aux savants russes qu'il se prépare à aller à Odessa pour le Congrès, M. Modestow invite les organisateurs de cette réunion scientifique à accueillir le savant français amicalement, car il le mérite pour cause de ses idées panslavistes. M. Léger n'y est pas allé.

Tout récemment, un publiciste russe, M. Boborikine, dans l'article publié dans le même journal, au mois de juin courant, sous le titre : *Un pays conquis pacifiquement*, fait considérer la nomination de M. Léger, en qualité de professeur du Collège de France, comme une des preuves de cette conquête pacifique, le pays ainsi conquis étant la France.

Ce sont les écrits de M. Léger depuis 1871, et ceux d'aujourd'hui même qui donnèrent une direction panslaviste très énergique à la propagande de ce savant.

Ainsi, M. Léger, dans la *Revue politique et littéraire* de 1871, parle d'un écrit de l'historiographe Palacy : *Du droit chez les Allemands et chez les*

L'article de la *Revista*, que nous venons de citer, nomme M. le professeur Dragomanow comme le guide le plus sûr des personnes qui voudraient étudier l'intéressante question des Roussines ou Routhènes. Quoique tout imprégné des

Slaves, où le savant tchek accuse les Allemands de tyrannie et glorifie l'innocence des Slaves ; M. Léger prend sous sa protection ces mêmes Slaves, en les faisant considérer comme des alliés naturels des Français contre les Allemands, et termine sa justification de la politique franco-panslave en disant :

« Il y a trois ans, écrit M. Léger dans la *Revue* citée, du 8 juillet 1871, nous avions renoncé à publier ces pages ; nous redoutions de nous attirer une fois de plus les épithètes de *slavomane* et de *germanophage*, que l'on nous a plus d'une fois décernées, même ailleurs qu'en Allemagne. Mais le temps des ménagements est passé ; en attendant la revanche future, *la science française doit aujourd'hui faire flèche de tout bois*, et chercher ses alliés partout où elle les trouve. »

C'est ainsi que M. Léger encourage le Panslavisme, depuis l'année 1868. Pour le prouver, ce savant se reporte, dans les numéros du 8 juillet 1871 et du 30 septembre 1872, enfin dans son écrit : *Le Monde slave*, à ce qu'il appelle sa protestation *énergique* contre l'appui que quelques savants et hommes d'État français donnaient à la demande de M. Duchinski, en faveur du changement de la loi dictée par le cabinet Thiers en 1840. La demande de M. Duchinski fut accueillie en 1868, malgré les efforts des panslavistes de Pétersbourg, de Moscou et de Prague, malgré l'appui de leurs avocats ; car le Parlement et le gouvernement français reconnurent que c'est la loi Thiers, de 1840, qui encouragea les idées panslavistes. Et voilà pourquoi elle fut changée. Nous en parlons encore plus bas.

Enfin, M. Léger vient de reprendre cette année même la propagande panslaviste et il en fait le but de son cours au *Collège de France*. Le professeur considère la Pologne comme *un satellite de la Russie*. Il encourage les panslaves à réaliser leurs idées par la reprise de Berlin, qui est slave, dit-il. M. Léger s'appuie sur l'autorité de M. Renan, relativement à ce dernier point. En effet, M. Renan, d'accord avec Poudhon, pour ce qui concerne Jésus-Christ, est aussi d'accord avec lui relativement à la nécessité de la puissance moscovite, qui doit servir, d'après leur opinion, la civilisation. (Voir le numéro du 18 avril 1885 de la *Revue politique et littéraire*.)

Pour la civilisation de la France, certes il n'y en a rien à attendre, pour celle des autres peuples non plus. Mais les plus proches résultats de ces craintes puériles et fantastiques servent seulement de prétextes aux nouveaux sévices du gouvernement prussien contre les Polonais.

Conséquent avec son but, M. Léger ne considère les Roussines ou Routhènes dont il dénonçait les souffrances sous le gouvernement russe en 1876, que comme élément archéologique ; il montre ces souffrances des Roussines comme étant sans importance dans l'histoire du Slavisme ; cependant, placé sur les frontières extrêmes des peuples de la civilisation européenne, luttant, souffrant pour cette civilisation, ce peuple protestait et proteste contre les tendances panslavistes.

principes égalitaires et communistes des Moscovites, plus voisins qu'on ne le croit des égalisateurs révolutionnaires et socialistes européens, M. Dragomanow a rendu témoignage aux vues de M. Duchinski (de Kiew) sur ce point (1). Ces appréciations ne sont acceptées que sous toute réserve, par ce dernier.

Et pourtant, ce bon panslaviste communiste, étant encore à Saint-Pétersbourg, en 1874, avait écrit à la *Revista* florentine, que nous connaissons déjà, une lettre qui fut publiée dans la livraison de janvier 1875, de cette revue : le professeur Dragomanow reproche aux journaux allemands d'avoir exagéré les inquiétudes du gouvernement russe, à l'occasion de quelques écrivains de Kiew et de Saint-Pétersbourg, qui avaient fait ressortir l'attitude des Petits-Russes, lors du Congrès archéologique de Kiew, en 1874 : il s'agissait des rapports entre ce peuple et les Grands-Russes, au sujet des traditions. Les Petits-Russes soutenaient qu'il n'y a pas de parenté entre ces deux peuples ; que les Petits-Russes auraient adopté la théorie « *du fameux Duchinski* », *sur l'iranisme des Petits-Russes et le touranisme des Grands-Russes*. C'était l'occasion pour les politiques Russes d'accuser les Petits-Russes des tendances séparatrices que leurs accusateurs virent déjà, d'après M. Dragomanow, dans l'année 1863, c'est-à-dire lorsque l'insurrection polonaise dans les bassins de la Vistule et du Dnieper provoqua la manifestation antirusse dans toute l'Europe.

(1) M. Dragomanow a publié une brochure sous le titre : *La Littérature oukraïnienne proscrite par le gouvernement russe. — Rapport présenté au Congrès international littéraire de Paris* (1878). — Genève, Georg, 1878. — Quoique n'ayant pas été pris officiellement en considération par le Congrès, ce travail fit grande sensation : il ajoutait des détails aux informations de M. Léger, sur la persécution de la politique russe contre les Roussines. L'intervention de M. Dragomanow et de ses amis, poussa quelques savants français et à leur tête M. Henri Martin, à encourager la Société d'Ethnographie dont il était président, et la Société d'Anthropologie, à provoquer le nouvel examen de la question des réformes recommandées par M. Duchinski.

III

Expulsé de Russie. — Le réveil national de la Petite-Russie et M. Duchinski. — La Duchintschizna, secte mystique. — Les Routhènes et les Kosaks. — A tort confondus. — Kosaks et Tartares, même chose. — Tous les peuples du nord de l'Asie organisés en Kosaks. — Les dix tribus d'Israël. — La question du judaïsme, son importance.

Ayant quitté l'Empire russe, sous l'accusation d'avoir encouragé les tendances séparatistes des Petits-Russes en 1875, M. Dragomanow publia un grand nombre d'écrits démontrant que les Petits-Russes avaient été plus civilisés sous la domination polonaise, au XVIe et au XVIIe siècle, que depuis qu'ils étaient tombés sous la domination des Russes.

Les publicistes russes ne cessent de rattacher le réveil national de la Petite-Russie au nom de M. Duchinski, et ils signalent ce savant comme leur ennemi. Le *Kraï* de Saint-Pétersbourg, organe polonais du Panslavisme, après avoir répété l'épithète que le *Novoie vremia* donnait à M. Duchinski, à l'occasion de la réception hospitalière qui lui fut faite à Bruxelles, conjure les Petits-Russes de ne pas croire en lui : c'est un halluciné. Ce n'est pas seulement à la raison, mais « à la conscience » de ce peuple qu'il s'adresse. Citant les paroles de Novicki (qui se dit natif du centre du gouvernement de Kiew), disant que la grande majorité des Polonais est affiliée à une secte mystique prêchée par Duchinski, qu'il appelle *Duchintschizna*, et qui est l'esclave de l'Église de Rome, le *Kraï* explique la place que Duchinski occupe dans l'histoire du Slavisme, par les grands malheurs de la Pologne, surtout au point de vue religieux... L'enseignement de Duchinski est une réponse, d'après le *Kraï*, à ces jour-

naux chez lesquels *un simple abécédaire polonais provoque des sentiments d'indignation et d'horreur*.

Enfin, le *Kraï* adresse aux Petits-Russes la harangue suivante : « Les Routhènes ne peuvent pas ne point voir, ne peuvent pas ne point sentir dans leur conscience, que les Polonais savaient quelque chose sur le Slavisme, avant et après Duchinski : ils le savaient par les travaux de Narzuszewitch, de Lelevel, de Sourowiecki, de Chodakowski, de Moratchewsk, de Schaynokhai, de Bobizynski et de Voiciekhowski. Ce ne sont que des enfants qui pensent que le monde est né avec eux (1). » L'organe du parti polono-moscovite n'adresse pas de tels appels aux Polonais.

N'ayant en vue, pour le moment, que la question des frontières de la civilisation européenne vers l'Est, nous avons caractérisé la persistance de la lutte des Petits-Russes contre la pression de l'esprit moscovite. Ces considérations suffiraient pour déterminer la Société d'Ethnographie à reprendre les études interrompues depuis 1870, lors même que l'amour du progrès et des recherches ethnographiques ne serait pas un mobile propre à produire ce résultat.

Nous ne terminerons pas la question des Petits-Russes, sans rappeler que la confusion entre les Routhènes et les Kosaks a jeté le trouble dans l'histoire de ces peuples. On a oublié qu'à côté des princes de la dynastie de Rurik, qui régnèrent à Novgorod, dans le bassin du Dnieper et du Dniester, en même temps qu'en Moscovie, l'élément kosak vint se mêler aux Routhènes et aux Moscovites-Grands-Russes. Ici encore, les revendications des Petits-Russes servirent la science : de nouveaux documents vinrent renforcer ceux qui étaient déjà connus.

D'après une opinion trop répandue en Europe, les Kosaks et surtout ceux qui, sous l'hetman Chmielnicki, soumirent les Petits-Russes, en 1654, seraient les vrais représentants des Slaves dits Roussines ou Routhènes qui luttaient contre le catholicisme. La doctrine s'est traduite en systèmes reli-

(1) Le *Kraï*, n° 50, Saint-Pétersbourg, 1884.

gieux, sociaux, économiques, politiques et même militaires. L'erreur fut si enracinée, même chez les lettrés polonais et Petits-Russes, que Duchinski n'y put échapper : au début de sa propagande, en 1846, il représenta les Kosaks comme étant la classe nationale, guerrière, des Routhènes. Ses idées se sont modifiées pendant la guerre d'Orient, de 1853 à 1856 : un long séjour en Crimée lui fit connaître les débris des vrais Kosaks, qui ne sont autres que les Tartares-Tcherkess ou Khirghiz-Kaissaks ; une partie de ces Tartares-Kosaks venus dans le sud de la Russie, embrassa le christianisme et la langue des Petits-Russes de l'Oukhraïne ; l'autre resta mahométane. Les premiers s'imposèrent aux paysans Roussines, qui étaient opprimés par leurs seigneurs, non Polonais, mais Roussines. Les Kosaks étaient peu nombreux ; mais leurs prédispositions physiologico-psychologiques et la pratique du pillage en faisaient de redoutables guerriers. A la fin du XVI[e] siècle, il n'y avait dans la région que cinq à six mille Kosaks ; vers le milieu du XVII[e], ils furent deux cent, trois cent mille. On a pris les paysans pour des Kosaks, mais ces deux éléments différaient, même au point de vue physique. C'est l'élément proprement kosak, tartare, kirghiz, tcherkess, kaissak, qui soumit les Petits-Russes au tzarat, en 1654. Pour s'attacher les chefs Kosaks, le tzarat asservit, peu à peu, à leur profit, les pauvres paysans Roussines qui crurent trouver en eux des protecteurs.

Parmi les historiens Petits-Russes qui approuvèrent les idées de M. Duchinski, au sujet de la place qu'il convient de faire aux Kosaks dans l'histoire des Roussines ou Routhènes, il faut citer en premier lieu M. Koulische, que les panslavistes accusent de trahison (1).

Les Kosaks du Don, de l'Oural, de Sibérie (Zabaïkalsks,

(1) Son principal ouvrage sur ce sujet, dans lequel il proteste contre son ancien enseignement sur les Kosaks, porte le titre : *Vozsoyedinièniye Roussi*, 2 vol. in-8°. Il y a deux ans, M. Koulische publia à Lemberg, sous le titre de *Transhanka*, un opuscule où il justifie les accusations contre les Kosaks en représentant les Polonais comme les défenseurs des Russiens contre les Barbares, au XVII[e] siècle.

Kamtchasks, Amoursks, etc.) ne diffèrent des Kirghiz-Kaissaks, qu'en ce qu'ils parlent la langue moscovito-slave, et en ce que, militairement, ils sont mieux organisés.

D'après M. Duchinski, tous les peuples disséminés depuis le Don jusqu'au Kamstchatka, dans les régions qui s'étendent entre les Moscovites-Grands-Russes et les Chinois, sont organisés en Kosaks. Ce savant partage l'opinion de ceux qui considèrent les Chinois, les Moscovites proprement dits et les Kosaks, comme ne formant qu'un même groupe vis-à-vis des Roussines ou Routhènes et autres peuples de la région atlantique de l'Europe, dont ils se séparent radicalement par leurs prédispositions physiologico-psychologiques.

En adoptant pour eux tous le nom de Tourans, à défaut d'autre, on voit que les Chinois et les Moscovites sont les Tourans fantassins, tandis que les Mongols, Mantchoux, Kirghiz, Tcherkesses-Kaissaks, Turkomans, Merviens, sont les Tourans cavaliers. Ces peuples, organisés à la kosake entre la Chine et la Moscovie, ne sont en tout qu'environ dix à douze millions d'individus; mais c'est du milieu d'eux que sortirent les grands conquérants : Attila, Tchinghiskhan, Tamerlan et autres. Les Kosaks, quoique peu nombreux, ont réuni les Chinois et les Moscovites sous une même domination au XIIIe siècle, et, plus tard, ils ont fondé l'empire des Indes.

Quiconque disposera de ces dix à douze millions de Kosaks sera, selon M. Duchinski, le maître du monde. Maintenant, le tzar blanc du Nord, le souverain de toutes les Russies, a le plus de chances d'assurer sa domination sur toutes ces populations kosakes.

IV

Opinions du monde savant. — Le *Moniteur universel*. — Aryas et Tourans. — Idées préconçues à leur égard. — Accord fraternel dans le principe religieux. — Les formes ne sont en elles-mêmes ni un bien, ni un mal. — Opinion du docteur Kinckel sur l'enseignement de M. Duchinski. — Reproduite par le professeur Lamanskoï. — Le cri du tzar Nicolas en 1848. — L'enseignement polonais ou de M. Duchinski. — Qu'il est français. — Pour l'Europe, les Moscovites ne sont pas des Européens. — Le docteur Kinckel et M. Duchinski. — Les conférences de Zurich, leur succès. — La tâche de la science, selon M. Duchinski. — Les savants de l'Europe et les savants russes. — La renommée de M. Duchinski, chose regrettable. — La France et la Russie. — Les assertions du professeur Lamanskoï. — Moralité des formes gouvernementales. — Le régime tzarien. — Le régime européen. — M. Duchinski ne sème pas la haine. — Sa seule impulsion est l'amour de la vérité. — But du parti moscovite national.

Après avoir fait connaître les populations qui sont l'objet de nos études, il convient de dire aussi quelques mots sur la façon dont cette question a été comprise des savants de France, d'Allemagne, d'Angleterre, de Pologne, de Russie, et quelle part ils ont prise aux travaux préliminaires dont M. Duchinski donna le signal, en préconisant la réforme de l'enseignement du Slavisme. L'intérêt de ces recherches ne sera pas aussi spécial qu'il le semble au premier abord ; il se lie à l'ethnologie même du genre humain.

Écoutons d'abord les autorités françaises. Pour justifier la place accordée à M. Duchinski à côté de MM. Frank, Laboulaye, Alfred Maury, Lévêque, Egger, Beulé et autres illustres professeurs de la Sorbonne, du Collège de France, de l'École de droit, un article publié au *Moniteur universel* de 1864, caractérise comme il suit son enseignement (1) :

(1) *Moniteur universel* du 14 juillet 1864, édition du soir : *Le haut enseignement en France.*

« M. Duchinski a fait de nombreuses recherches pour établir que l'Europe est divisée en deux grands territoires bien distincts, séparés par le bassin du Dnieper.

» Deux races (M. Duchinski se sert de préférence du mot *groupe*) distinctes par leurs origines, leurs mœurs, leurs sentiments, peuplent ces deux grands territoires. De ce côté habitent les Européens, la race aryenne aux instincts libéraux; au delà, la race tourane aux instincts de soumission. Entre ces deux races, division profonde : les Aryas sont au nombre de 328 millions; les Tourans sont au nombre de 930 millions. Mais les premiers sont dans la voie de Dieu, du progrès : l'avenir est à eux. »

Les mots d'*Aryas* et de *Tourans* ne désignent pas ici les différences au point de vue des caractères physiques, des langues considérées dans le matériel des mots et les combinaisons de la grammaire et de la syntaxe, ni leurs différences quant aux dogmes religieux proprement dits. Aryas et Tourans, chez M. Duchinski, signalent les deux formes opposées de gouvernement, les deux modes de manifestation des prédispositions physiologico-psychologiques des deux groupes, savoir : chez les Iraniens, l'individualisme, la liberté; chez les Touraniens, l'obéissance, et proprement la prédominance du principe d'autorité.

Il est bien vrai que les études de M. Duchinski expliquent les anciennes haines, le mépris des Iraniens à l'égard des Touraniens, par la raison que ces derniers ne réalisent pas les lois providentielles, ne sont pas dans la voie de Dieu; que les Iraniens adorèrent d'abord sous le nom d'Ormouzd, tandis que les Touraniens représentent, au contraire, le principe absolu du mal, Ahriman. Ces idées néanmoins rendent fort incomplètement les vues de M. Duchinski : d'après ce savant, les Tourans, donnant la première place au principe d'autorité, se croient les seuls réalisateurs du bien éternel dans la voie de Dieu, et ils considèrent les Aryens individualistes, comme les réalisateurs du principe du mal absolu. Les luttes entre Iraniens et Touraniens n'avaient donc point pour but les intérêts terrestres, opportunistes comme

on dit aujourd'hui, mais des intérêts religieux, éternels.

C'est précisément dans ce principe religieux également reconnu par les deux groupes, que M. Duchinski chercha les éléments d'un accord fraternel. Divisés, non point par le principe du bien absolu, mais par l'application pratique des formes de gouvernement, chacun des deux groupes cherche les garanties qui lui semblent préférables sur terre comme facilitant leur marche vers le but final, savoir la réalisation volontaire des lois divines, données, imposées, et enfin, l'union avec le Créateur.

Les deux groupes ne voient pas que les différences de régime, les formes des garanties pour lesquelles ils ont si longuement lutté, ne sont au fond, ni un bien, ni un mal ; car ces combinaisons sont le résultat de l'influence des milieux physiques dans lesquels ils se sont constitués.

Les peuples ont la faculté de choisir, selon leur raison ou leur caprice, les formes de leur gouvernement; mais, pour que leur bonheur soit assuré, il faut que le choix ait lieu librement et qu'ils réalisent les conditions des lois divines se manifestant dans les lois du monde physique, données, imposées par la Providence.

Tel est le système de M. Duchinski : nous nous bornons à l'exposer, d'autres le jugeront.

On l'a déjà fait, et dans le sens le plus favorable, comme entre autres, le savant allemand, le docteur Gottfried Kinckel, ancien professeur à l'Université de Bonn, mort depuis peu à Zurich, et l'un des plus ardents propagateurs du positivisme. Les appréciations du docteur Kinckel ont été reproduites par un savant russe, le professeur Lamanskoï, membre de l'Académie Impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, qui les recommande à l'attention de ses compatriotes, dans son ouvrage *Étude historique du monde gréco-slave en Europe* (1). Vous allez voir, Messieurs, pourquoi nous prenons ces extraits dans l'ouvrage du savant russe.

(1) Lamanskoï, *Ob istoritcheskom izontchenii Grecoslavias kagon mira v Yévropié.*

Lamanskoï commence par signaler la grande extension que prit l'enseignement auquel est attaché le nom de Duchinski. Il cite les sources prouvant que déjà, en 1848 et 1849, bien des savants et des hommes d'État français, italiens, allemands, polonais, routhènes, tcheks, serbes, madjiars, roumains, scandinaves, suisses, considéraient Duchinski comme leur guide. C'est alors, en 1848, qu'il fut l'un des organisateurs de la légion polonaise dans les États Romains. Contrairement à ce qu'on lit dans Kinckel, le but réel de la légion aurait été de diriger les catholiques et les protestants, sous la direction spirituelle de la papauté, au cri de : « Au Dnieper ! » en réponse aux célèbres paroles : « A genoux, païens ! car Dieu est avec nous ! » prononcées par le tzar Nicolas, après les révolutions de Paris, de Vienne et de Berlin, en 1848.

En recommandant ces faits à ses compatriotes, le professeur Lamanskoï cherche à justifier la conduite de la politique russe à l'égard des peuples de l'Europe et de l'Asie, depuis cette époque.

« Chez nous, dit-il, bien des écrivains donnent le nom d'*enseignement polonais* à la doctrine ethnographique de Duchinski (sur la prédominance des éléments Touraniens chez les Moscovites).

» Sans contester le mérite, si mérite il y a, en ce qui concerne le développement et la propagande de l'enseignement de Duchinski, il faut pourtant remarquer qu'il est purement européen et particulièrement français. Par suite d'une étroite parenté et de la communauté des intérêts de tous les peuples d'Europe, cet enseignement français a fait, pendant les dernières années, de grands progrès dans l'Occident, en Allemagne, en Angleterre, en Italie. Actuellement, il possède une vaste littérature : les meilleurs journaux français et européens, en général, ont consacré à cette question un grand nombre d'articles (1). »

E. Lamanskoï donne les preuves de son assertion relati-

(1) Lamanskoï, ouvrage cité, p. 281.

vement à l'opinion déjà ancienne de l'Europe, quant à la place des Moscovites parmi les peuples de cette partie du monde :

« Les Européens, on peut le dire, n'ont jamais considéré la Moscovie, l'État moscovite et ses habitants, comme appartenant à l'Europe...

» Dans un article connu du *Journal des savants*, en 1684, où pour la première fois fut présentée la *classification scientifique des tribus*, la Moscovie, séparée de l'Europe, sous le rapport ethnographique, est mise à côté et au même rang que la Chine, la Tartarie chinoise, la Grouzie, les Ouzbecks (*sic*) et le Tourkestan. Dans un autre ouvrage anthropologique, publié à Londres en 1695, et le deuxième au point de vue chronologique, les Moscovites sont placés entre les Lopares et les Tatares (1). »

Enfin à ses compatriotes, ainsi qu'aux panslavistes polonais, tcheks, serbes et à leurs avocats dans les pays étrangers, d'après lesquels les savants allemands, qu'ils considèrent comme plus sérieux que les savants français, ne prendraient point pour guide Duchinski, le professeur Lamanskoï répond, en invoquant précisément les appréciations des études de Duchinski, par le docteur Kinckel (2).

(1) Lamanskoï, ouvrage cité, p. 283 et 284.

(2) Le professeur Lamanskoï fait précéder les passages qu'il prend au docteur Kinckel par la curieuse comparaison du jugement des études de M. Duchinski par les savants français et allemands que voici : « Les Français, qui sont habituellement d'une certaine bonhomie et ne nourrissent pas de haine particulière contre les Slaves, témoignent presque unanimement leur reconnaissance à M. Duchinski. Quant aux écrivains allemands, fiers de leur érudition et n'ayant pas l'habitude de reconnaître le mérite à d'autres qu'aux Allemands, ils ne sont pas toujours francs ni consciencieux. Se servant des travaux de M. Duchinski, ils n'en soufflent parfois presque pas un mot, feignant avoir tout obtenu de leurs propres recherches et faisant incidemment allusion à certains faits relatifs à l'histoire des sciences, qui nous apprend que parfois deux savants arrivaient simultanément aux mêmes résultats importants, indépendamment l'un de l'autre, comme, par exemple, Leibniz et Newton. C'est ainsi que Biedermann et Pirson parlent peu de Duchinski, ou presque point. Cependant, ce reproche ne s'adresse pas à tous les écrivains et savants allemands. Quelques-uns d'entre eux viennent, à la suite des Français, reconnaître qu'il (Duchinski) a rendu de grands services à la science. »

Ainsi, Kinckel parle de M. Duchinski avec un respect mérité et une reconnaissance sincère (p. 285-286).

Voici la conclusion finale de ce dernier, invoquée par le professeur Lamanskoï, en appelant sur elle l'attention de ses compatriotes :

« Je fis sa connaissance en 1868, dit Kinckel, dans une réunion d'étudiants polonais, à Rapperswyl. De petite taille, les yeux noirs et pleins de feu, il avait bien le type d'un vrai savant explorateur ; mais, lorsqu'il s'animait au cours d'une conversation ou d'une conférence, on s'apercevait promptement qu'il avait l'habitude du commandement, ayant été officier dans la légion polonaise révolutionnaire au service de l'Italie (?). M. Duchinski est natif de Kiew, où il fréquenta les cours du fameux Pogodine ; pendant plusieurs années, il fut professeur à l'École polonaise de Paris ; il vit actuellement dans cette ville, en paisible savant privé, et occupe la présidence de la Société d'Ethnographie (1).

» Quelques entretiens que j'eus avec lui me firent tout de suite comprendre l'importance et la nouveauté de ses vues basées sur une étude des plus approfondies. Il offrit de donner deux conférences sur l'Europe orientale, s'il se trouvait à Zurich un nombre suffisant d'auditeurs. Bien que les vacances fussent déjà commencées dans nos deux écoles supérieures, moi et plusieurs autres professeurs nous avons invité toutes les personnes désireuses d'assister à ces conférences, et chaque fois la plus grande de nos salles fut pleine de fond en comble.

» Un sujet aussi neuf ne pouvait créer l'émotion pour la plupart des auditeurs. M. Duchinski est plutôt un savant qu'un orateur ; sa théorie agite, mais lui-même il n'est nullement agitateur. Le passage de son discours relatif à la Russie est exempt de toute passion ; il reconnaît aux peuples tourans le même droit d'existence qu'aux Aryas.

» Dans son discours d'ouverture, à la séance annuelle de la Société d'Ethnographie, en 1868, M. Duchinski a déclaré, comme résultat de ses longues recherches, que, bien que la Providence ait donné à chacune des deux familles l'un ou

(1) Le docteur Kinckel se trompe, car M. Duchinski n'était alors que vice-président de la Société d'Ethnographie.

l'autre des principes particuliers qui régissent le monde, savoir : celui de l'individualisme ou celui du communisme; cependant, pour le bien de tous, elle a aussi créé, dans chacune de ces familles, des individualités et des groupes représentant la manière de voir tout opposée à celle des peuples respectifs. Suivant Duchinski, la tâche de la science est de procurer la paix et d'arriver un jour à établir pacifiquement une ligne de démarcation entre l'Europe et l'Asie, entre l'Iran et le Touran. Les deux conférences lues par M. Duchinski témoignent d'un esprit investigateur et calme; elles n'ont peut-être pas produit une grande impression sur quelques-uns des auditeurs intelligents, mais il n'en a pas été de même avec moi.

» En Angleterre, pendant plusieurs années, je me suis occupé de géographie : c'était ma seule spécialité là-bas. J'étais donc préparé pour comprendre ce hardi chercheur. J'ai reconnu tout de suite en lui l'un des premiers savants de notre temps (1), autant par rapport aux études profondes qu'il a dû faire dans les publications nombreuses de ses savants prédécesseurs, autant par rapport à son esprit d'observation, que par rapport aux infinis horizons que ses théories ouvrent aux applications politiques (2). »

Il en résulte que les études de M. Duchinski, pour être comprises, exigent la connaissance spéciale des lois du monde physique et de l'enchaînement des faits historiques du genre humain.

M. Lamanskoï n'a pas de profondes illusions sur les écrivains et les savants de l'Europe; à ses yeux, bien inférieurs aux savants russes qu'il n'hésite pas à leur proposer pour modèles, ils n'ont que de fausses notions au sujet de la place qu'il convient d'accorder aux Grands-Russes parmi les peuples :

« Le grand respect, dit-il, que les savants et les écrivains de France et d'Allemagne ont témoigné pour l'esprit et

(1) *Einen der ersten gelehrtesten des Zeistes.*
(2) Lamanskoï, ouvr. cité, p. 285-287.

l'érudition de M. Duchinski est sans contredit une bien triste chose; mais ceci a aussi son côté consolant...

» Si Duchinski a pu provoquer en Europe des réformes dans l'enseignement de l'histoire du moyen âge et de l'histoire moderne, quelle sera donc la force et l'influence des *vrais savants russes et slaves* d'aujourd'hui, lorsque les travaux de ces derniers seront connus des petits-fils, sinon des fils des Européens actuels! »

M. Lamanskoï doute que la France elle-même soit capable de modifier son opinion sur la place des Grands-Russes-Moscovites parmi les peuples.

« Le temps montrera, dit-il, s'il est trop téméraire d'espérer maintenant que la France, qui a tant souffert, renonce enfin, parmi tant d'autres égarements et d'anciennes erreurs, à cette malheureuse théorie de Viquesnel, de Martin et d'autres; si, convaincue par la preuve formelle des sottises de Duchinski, elle comprendra l'indispensable nécessité de rechercher l'amitié et l'alliance de la Russie. Quelques-unes de ces preuves, de ces arguments ont été maintes fois fournis avant la dernière guerre (1870-1871) par un grand nombre des meilleurs fils et des hommes d'action de la France, comme Vivien de Saint-Martin, Schnitzler (?), Proudhon (1), Duran, Scharrier, Billaud et beaucoup d'autres (2). »

Plusieurs des assertions du professeur Lamanskoï mériteraient réfutation. On ne sait pourquoi le docteur Kinckel fait de M. Duchinski un élève du célèbre panslaviste Pogodine. On ne comprend point quel rôle révolutionnaire il entend lui attribuer à raison de sa qualité d'officier organisateur d'une légion polonaise dans les États romains. La question des petits groupes individualistes parmi les Tourans et des petits groupes de Tourans parmi les individualistes mérite aussi des éclaircissements. Mais M. Duchinski

(1) Le professeur Lamanskoï se prévaut surtout de l'opinion de Proudhon qui, dit-il, considérait M. Duchinski comme un homme ignare et à demi aliéné (p. 310).

(2) Lamanskoï, ouvr. cité, p. 316.

reconnaît vraie la caractéristique générale de son enseignement par le docteur Kinckel, en tant que chacune des formes de gouvernement n'est ni bonne ni mauvaise en elle-même, comme ne sont ni bonnes ni mauvaises les lois du monde physique dont résultent les deux formes de gouvernement.

La moralité des formes gouvernementales dépend de la moralité ou de l'immoralité de leurs applications par les hommes. Ce qui est naturel, ce qui est essentiellement moral, c'est que la forme du gouvernement ne contrarie point les prédispositions physiologico-psychologiques des peuples, ces prédispositions étant le résultat des influences physiques des milieux.

Ainsi, le régime tzarien convient aux peuples amis du principe d'autorité, et qui ne s'inquiètent pas de l'action autocratique, pourvu qu'elle laisse un libre essor aux tendances égalitaires et communistes, qui sont chères à tous les Grands-Russes-Moscovites, non moins qu'à leurs congénères d'Asie, à l'exception des castes supérieures de l'Inde qui, pourtant, ont été paralysées dans le développement de leurs instincts individualistes, d'abord par les Mongols, ensuite par les Anglais. Mais ce même régime tzarien, égalitaire et communiste, prend une physionomie tyrannique, lorsqu'on veut l'appliquer aux Roussines et Routhènes du bassin du Dnieper et à tous les autres peuples de l'Europe occidentale. La constitution de cette région, caractérisée par le grand nombre et la diversité des directions dans les bassins hydrographiques, développe chez les habitants, avec ou sans le concours des impulsions d'origines, les instincts individualistes et de liberté, qu'ils considèrent comme les seuls principes répondant au mot de *civilisation*.

Au contraire, le régime européen, c'est-à-dire indivi-

(1) C'est l'expression dont se sert M. Duchinski pour désigner le régime des peuples touraniens, mongols, mandjoux, chinois ; mais j'ai fait de vains efforts pour lui représenter que cela concerne plutôt un régime à part, exceptionnel même chez les peuples précités, et, notamment, le régime moscovite-grand-russe, régime ultra-autocratique ; en effet, s'il convient de l'admettre quelque part, c'est plutôt appliqué à ces peuples qu'aux Européens.

dualiste, introduit chez les Moscovites depuis la fin du XVII[e] siècle, leur apparaît comme la plus flagrante tyrannie, opposé qu'il est aux idées que leur inculque la constitution physique de la Moscovie, où le seul bassin du Volga contient environ 30 millions. Les deux mots : l'Occident et l'Orient, répondent à deux constitutions absolument opposées.

Un fanatisme systématique accusa M. Duchinski de ne faire autre chose que de semer *la haine entre Slaves et Moscovites*. Or, lorsqu'il formula ses idées à Constantinople, de 1849 à 1853, dans ses écrits intitulés : *En défendant la Turquie contre la Russie, on défend la civilisation contre la barbarie*, il justifia son dire : le gouvernement du tzar est tyrannique ; des lois formelles limitent la liberté de s'instruire et celle de se mouvoir ; elles imposent aux sujets les idées qu'ils ont à se faire sur leurs rapports entre eux et avec les autres peuples, sur les origines, les langues, la statistique, les traditions historiques (1). Le Turc n'en fit jamais autant. Cette politique absorbante a fait des progrès colossaux en proportion de la suprématie que le parti moscovite européen a prise, au détriment du génie national des Moscovites. Aujourd'hui, triomphant à son tour, le parti moscovite national profite des lois établies, pour empêcher les Polonais et les Roussines de démontrer les rapports qui les unissent entre eux, ainsi qu'avec les Moscovites et les divers autres peuples.

Tel est l'état de choses que M. Duchinski signale à l'Europe, depuis 1846. Il le constata, en 1868, en expliquant à la Société d'Ethnographie les motifs du prix qu'il fondait sous le titre de *Prix Nestor et Viquesnel*, ayant pour objet de faciliter les réformes dans l'enseignement du *Slavisme*.

L'Autriche et la Prusse paralysent aussi, quoique dans une moindre mesure, la liberté des études dans les questions historiques.

Ce que nous venons de dire sur l'ensemble du système de

(1) Voyez ci-joint le fac-similé de Catherine II, imposant l'obligation de considérer l'opinion des Européens sur l'origine tahoudique ou finnoise des Moscovites, comme scandaleuse pour les Russes.

M. Duchinski donne la juste idée de ses intentions : Si on laisse de côté l'appréciation de son historiosophie et celle des lois qu'il qualifie de providentielles, il est clair que la haine des Moscovites ou de quelque peuple que ce soit n'entre pour rien dans les impulsions auxquelles il obéit; l'amour de la vérité, qui seule garantit le bonheur des individus et des peuples, fut le seul mobile de ses études.

Partageant ce sentiment, en même temps que les motifs de critique purement scientifique qui lui furent exposés, la Société d'Ethnographie constitua une commission spéciale pour continuer l'examen des réformes dans l'enseignement qu'il recommande; elle s'y associa plus intimement encore, en couronnant les deux dissertations de M. Emile Hervet et de Charlier de Steinbach, en 1869, dont il a été parlé.

Nous avons donné de nombreux extraits de l'ouvrage du professeur Lamanskoï; il nous reste à dire qu'une grande érudition agrémente les conclusions de ce savant membre de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg, et qu'il jouit d'une grande considération parmi ses compatriotes. Toutes les preuves qu'il fournit montrent le triomphe du parti moscovite national anti-européen dans l'Empire russe, depuis la guerre de Crimée, sur le parti moscovite européen organisé tyranniquement par Pierre le Grand, à la fin du XVIIe siècle.

Profitant de la prédominance qui lui est acquise, en suite de la guerre de Crimée, le parti moscovite national travaille à régénérer le régime tzarien, selon l'esprit du peuple moscovite d'avant le XVIIe siècle, qui, répétons-le, n'a pas été modifié en quoi que ce soit par le contact de la civilisation européenne.

La politique du parti moscovite national, comme on le voit dans l'ouvrage du professeur Lamanskoï, prouva qu'à part les faits concernant quelques individualités, ou tel ou tel parti politique ou commercial, les peuples européens ne reconnurent jamais autrefois et ne reconnaissent pas actuellement les Moscovites pour des Européens ou pour des Slaves. Le parti y insiste d'autant plus, que ses adversaires, du parti

moscovite européen, répètent de leur côté que le touranisme des Moscovites est une invention des Polonais, et par là font considérer leurs contradicteurs comme disciples de Duchinski, ce qui est la plus grande des ignominies, aux yeux des panslavistes et de léurs avocats étrangers. Le parti moscovite national réorganise l'armée de l'Empire pour s'en servir comme de cadres pour l'incorporation des peuples de l'Asie. Cette idée fut insinuée déjà par le tzar Pierre le Grand : elle faisait considérer les réformes europénnes comme ne devant servir que « pour quelques dizaines d'années ». Ensuite, d'après le conseil de Pierre le Grand, la Russie doit tourner le dos à l'Europe.

V

Notions complémentaires. — Unité des Slaves avec les peuples dits germains et latins. — Carte de Rittitch. — Opinion des annotateurs allemands de la carte de Rittitch. — Leurs autorités. Ce sont les nôtres. — Accord des savants allemands et français. — La Société d'Ethnographie de Paris. — M. Levasseur (de l'Institut).

Notre exposé du monde slave ne serait pas complet, s'il n'était suivi des notions propres à jeter la lumière sur l'intervention de certains éléments étrangers que l'on confond toujours avec les Slaves, ou dont on méconnaît la véritable nationalité. Tels sont les Chevaliers Teutoniques et l'État prussien, qui diffèrent également des Allemands et des Slaves : la distinction est aussi nécessaire qu'entre les Roussines ou Routhènes et les Kirghiz ou Tcherkesses-Kosaks.

Une idée non moins erronée, et qui jette l'obscurité sur les rapports des Slaves avec les peuples voisins, est celle qui montre l'Empire romain d'Occident comme représentant exclusivement les intérêts nationaux de l'Allemagne. Pour reconnaître l'inexactitude de cette appréciation, il suffit de se reporter à la fondation de l'Empire par Charlemagne, aux prétentions des Césars du moyen âge sur Rome, aux querelles des Guelfes et des Gibelins.

Les aristocraties tchèkhes, moraves, roumaines, croates, hongroises, qui défendaient les intérêts de leurs nationalités respectives, même après leur asservissement par la maison de Habsbourg, ont conservé une action régulatrice et modératrice vis-à-vis de cette maison, grâce au génie spécial des Autrichiens proprement dits, différent de celui des autres Allemands, et n'étant pas déguisé par des noms d'emprunt, comme en Prusse, en Russie; surtout, grâce au lien bienfai-

sant de la religion catholique qui les unit même, pendant un temps, à l'Espagne, sous Charles-Quint. Il y avait enfin le grand mobile des frontières politiques et orographiques : tout cela fait que l'Empire romain d'Occident et, dans les temps modernes, l'Empire d'Autriche, ne pouvaient pas être considérés comme représentant exclusivement des intérêts allemands.

Cette partie de notre exposé est destinée à établir, d'après M. Duchinski, plus complètement que nous ne l'avons déjà fait, l'unité des peuples slaves, surtout des Roussines ou Routhènes du Dnieper, avec les autres populations de l'Europe Atlantique; d'un autre côté, l'unité des Moscovites-Grands-Russes avec d'autres peuples que M. Duchinski range au nombre des Tourans.

Ces vérités ne sont plus étrangères aux savants allemands, dont un grand nombre accepte déjà les principaux points : doctrine admise déjà par les savants français, qu'ils reconnaissent pour leurs initiateurs (aveu rare de la part des Allemands) dans les notions sur l'histoire du Slavisme. Ils proclament Viquesnel leur principal guide, après Schafarik. Dès 1872, M. Duchinski put féliciter les savants français d'avoir pris hardiment sous leur patronage l'examen de la question du Slavisme et du Panslavisme : « Ils en sont récompensés, disait-il, par l'imitation qu'ils provoquent en d'autres pays (1). »

Parmi les différentes raisons qu'on en pourrait fournir, il suffit de citer les éclaircissements que les savants allemands ont ajoutés à la carte intitulée : *Die Hauptstämme der Russen*, publiée en 1878, par M. Rittitch, général de l'état-major russe (2). Depuis la publication de la carte dite ethnographique slave (quoiqu'elle ne soit que linguistique), de Schafarik, en 1842, c'est la première qui présente le mieux les frontières des Russes Blancs et des Petits-Russes, du

(1) *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 1872.
(2) Dans la 9e livraison du XXIVe volume des *Mittheilungen* du docteur von Petermann. Gotha, 1878.

côté des Polonais, des Lithuaniens et des Moscovites-Grands-Russes.

A cause des explications dont elle est accompagnée, cette carte est supérieure, en un point important, à celle de Schafarik : dans celle-ci, les frontières sont distinguées au point de vue de la linguistique matérielle; l'autre montre tous les Roussines ou Routhènes de l'Empire russe, avec les caractères de leur civilisation, dans leurs rapports entre eux et avec les autres peuples de l'Europe Occidentale, et avec les Moscovites-Grands-Russes, chez lesquels les auteurs de la carte et des éclaircissements montrent la prédominance des éléments touraniens. Ils insistent sur l'erreur de ceux qui ne voient pas que, déjà, depuis la seconde moitié du XII[e] siècle, la minorité des Moscovites (grande principauté de Souzdalie, de l'Oka et de la Kliazma) fut obligée par les princes Rurikowitchs (slavisés eux-mêmes dans le langage), à embrasser le christianisme et à parler une langue slave. Ils accusent les Polonais de ne voir dans les Grands-Russes que de purs Tourans. M. Duchinski, lui-même, est taxé d'exagération à cet égard.

Voici comment ils résument leurs études sur ce sujet :

« Le plus important résultat des savants, disent-ils, consiste dans l'établissement des frontières des Slaves vers l'est, du côté des peuples tourans. Il en résulte que, depuis Hérodote jusqu'à nos jours (1), ces frontières ne changèrent pas essentiellement; le bassin du Dnieper a toujours servi (2) de frontière extrême des Slaves. Ils ne la dépassaient que de temps en temps (3). Aujourd'hui, l'on voit un étroit espace occupé par les Petits-Russes, jusqu'au Donetz et jusqu'au Don. Au nord, le lac Ilmen, sur les bords duquel s'élève Novgorod, servait de frontière aux Slaves purs. »

Quant à ce qui concerne les Moscovites-Grands-Russes, les auteurs de la carte et des éclaircissements disent que les

(1) *Das Seit Herodot bisauf unsere Tage.*
(2) *Für alle Zeilen.*
(3) *Jeweilig.*

indigènes tourans de la Moscovie furent amenés à parler slave, par les colons slaves (dans l'opinion de M. Duchinski reproduite par Viquesnel, ce sont plutôt les Warègues russes slavisés en langage à Novgorod et sur le Dnieper). Ils donnent aux Grands-Russes la qualification de « peuple mêlé » (*eine mischfolk*) dans la formation duquel prédominent les éléments finnois (1). Nous allons voir successivement en quoi consiste cette prédominance d'éléments tchoudiques chez les Moscovites, au double point de vue éthique et physique.

Les auteurs allemands citent comme principales sources où ils ont puisé leurs conclusions, d'abord, les *Antiquités slaves* de Schafarik ; ensuite l'*Appendice au voyage en Turquie* de Viquesnel (2), qui n'est au fond que la justification des réformes recommandées par M. Duchinski. D'après ces savants allemands, ce ne sont pas les Polonais, mais les Petits-Russes qui donnent aux Grands-Russes le nom de Moscovites ; et ce terme ne vient pas du nom de la ville de Moskva, emprunté lui-même à celui de la principale rivière du territoire ; Moskovite (*Moskal*, chez les Routhènes et chez les Polonais) vient du mot *Mokscha*, *Moschel*, selon des prononciations différentes, ce terme signifiant « le séjour de la horde principale ».

Voilà la dernière conclusion des savants allemands. En vérité, ces noms de Moska, Mokcha, etc., se répètent fréquemment sur toute l'étendue de la Moscovie, les archéologues le démontrent. Si la ville de Moscou est la seule qui soit généralement connue, c'est parce que le prince Youry-Dolgorouki tua le dernier khan de Méra, Kutchko, et bâtit, sur son cadavre, un château-fort qui devint plus tard le centre du chef-lieu de la maison régnante.

Cet accord des savants allemands avec les savants français, pour reconnaître qu'au temps d'Hérodote, comme de

(1) « Dem heutingen Stande der Forschung entsprechend die Moscowiter oder Gross Russen ein Mischfolk sind und mit vorwigend Finnischer Basis. (P. 329-332.)

(2) L'appendice a pour titre : *Recherches historiques sur quelques points de l'histoire générale des peuples slaves et de leurs voisins, les Turcs et les Finnois.*

nos jours, le bassin du Dnieper fut toujours la limite orientale des Aryas européens, constate le fait principal de l'histoire comparée des deux groupes, Iran et Touran, pendant plus de vingt siècles.

Telle est la conclusion qu'il faut introduire dans les livres d'enseignement : on ne l'a pas encore fait.

Ce sera le résultat de l'intervention dont la Société d'Ethnographie prit l'initiative, en 1860, dans la question des réformes concernant les jugements sur le Slavisme et le Panslavisme (1). Dès 1867, ces résultats attirèrent l'attention des hommes sérieux, à l'occasion de l'exposition des livres d'enseignement, à l'Exposition universelle, comme on le voit dans l'un des écrits de M. Hervet, lauréat de la Société d'Ethnographie (2). Ce travail montre la lutte entre l'ancien enseignement et le nouveau : le premier, justifiant la réalisation du Panslavisme, par la ruine de la Prusse et de l'Autriche ; le second, tel qu'il a été formulé par M. Duruy et par Eugène Cortambert, le doyen des géographes écrivant pour les écoles, qui ne recula point devant la modification complète de ce qu'il avait enseigné jusqu'alors.

M. Levasseur (de l'Institut) tient la première place au nombre des savants qui contribuent, de nos jours, à l'amélioration de l'enseignement de la jeunesse. Sa *Géographie de l'Europe, moins la France*, montre l'importance du bassin du Dnieper, comme frontière de l'Europe occidentale ; les Moscovites-Grands-Russes y sont reconnus pour Tourans par l'origine. En introduisant la réforme, en ce qui concerne les Cosaques, il enseigne que ce peuple ne représente point les intérêts des populations routhènes, mais, au contraire, ceux des Tourans (3).

(1) Il y a un quart de siècle, bientôt après sa formation, la Société d'Ethnographie inaugura les études des réformes à introduire dans l'enseignement sur le Slavisme, en publiant, dans sa *Revue orientale et américaine*, le discours concernant ce sujet, que le prince Vitold Czartoryski prononça à Londres, au nom de son père, le prince Adam.

(2) Em. Hervet, *Ma visite à l'Exposition universelle.*

(3) Levasseur (de l'Institut), *La géographie de l'Europe, moins la France*, éd. de 1873.

L'importance de ces réformes s'accroîtra, si les livres d'enseignement font connaître les plus intéressants des caractères spéciaux de civilisation par lesquels les Roussines ou Routhènes du bassin du Dnieper orthodoxes (*pravoslavnyis*) sont unis aux peuples dits Germains et Latins.

VI

Trois points principaux à démontrer, dans les livres d'enseignement, sur la place des Roussines ou Routhènes au point de vue de la civilisation. — Individualisme des Roussines. — Communisme des Grands-Russes. — Le droit germanique en Russie. — Rapports politiques des Slaves et des Allemands. — Chevaliers Teutoniques. — L'État prussien. — Question juive.

Les trois points principaux auxquels se bornera notre démonstration sont les suivants :

1° Les Roussines ou Routhènes sont unis aux peuples dits Germains et Latins par le développement de l'individualisme ;

2° Par l'acceptation et la pratique du droit germanique ;

3° Par l'enchaînement des faits historiques.

I. *Individualisme.* — L'oukase d'affranchissement des serfs, du 19 février 1861, et les dispositions ultérieures qui s'y rattachent, éclairent suffisamment la question. Cet oukase est basé sur le fait que les instincts individualistes dominent même chez les Petits-Russes de la rive gauche du Dnieper, dans les gouvernements de Tchernigow et de Pultawa (1); les instincts communistes, au contraire, prédominent chez les Moscovites-Grands-Russes. Il résulte de là une profonde dissemblance entre ces peuples limitrophes : les Petits-Russes ressemblent aux populations dites germaines et latines de l'Europe occidentale et de l'Amérique; les Grands-Russes, au point de vue des pré-

(1) Ces deux gouvernements, séparés de l'Europe occidentale et soumis au tzarat par l'hetman Chmielnicki, en 1654, cédés au tzarat, de même que Smolensk et Kiew, par la République royale polono-lithuano-roussine, en 1663, et, définitivement, en 1686.

dispositions physiologico-psychologiques, se rapprochent moralement des Chinois dont les instincts sont également communistes.

Ces tendances essentielles de l'esprit public, dans chacun des deux groupes, ont trouvé l'occasion de s'affirmer, lors de l'application de l'oukase d'affranchissement de 1861.

Dans les pays habités par les Roussines, de même que sur les bords de la Vistule, chaque chef de famille est devenu propriétaire.

Chez les Grands-Russes, ce n'est point le chef de famille, l'individu, c'est la commune qui a racheté de ses maîtres le sol. Représentée par les paysans élus sous les auspices de l'administration, la commune partage le sol entre les habitants mâles, pour la durée d'une période déterminée. Il n'y a d'exception que pour les petits enclos servant d'habitation au paysan : ceux-là échappent aux partages.

L'organisation de la commune moscovite a été appelée *le fouriérisme appliqué sur une grande échelle;* elle remonte aux temps les plus anciens ; Hérodote en constate l'existence, lorsqu'il dit que les Scythes agriculteurs occupent les pays du Dniester et du Dnieper, et qu'à trois journées au delà de ce dernier fleuve, sont les Scythes nomades, les pâtres.

Les savants ne sont pas d'accord sur le degré de latitude où montaient les Scythes agriculteurs d'Hérodote, vers le nord du Dnieper. Des preuves accumulées par Duchinski et Viquesnel, pour justifier l'opinion de Schafarik, il ressort que ces agriculteurs pouvaient s'étendre jusqu'au gouvernement de Smolensk, quoique, dit le savant de Prague, les agriculteurs d'Hérodote, soumis aux Scythes nomades, eussent pour frontière du nord celles des Petits-Russes d'aujourd'hui. Il approuve les savants qui reconnaissent, dans les Scythes nomades, les Tchoudes, ancêtres des habitants de la Moscovie dès le VIe siècle de notre ère, c'est-à-dire les Ves, les Mera et autres, chez lesquels les instincts communistes et nomades n'ont cessé de se conserver jusqu'aux temps actuels.

Les Routhènes et les Polonais se font remarquer par

l'attachement au sol natal, avec toutes ses conséquences bonnes et mauvaises. Dans la première moitié du XVIe siècle, la République royale de Pologne n'avait que trente mille hommes à mettre en ligne contre la Moscovie; et celle-ci, quoique moins peuplée, lui opposa cent cinquante mille hommes (1).

Le tzar Boris Godounow et ses successeurs ont cherché, mais en vain, à réduire les instincts nomades des Moscovites. Cette politique s'est modifiée depuis le triomphe du parti moscovite national sur le parti moscovite européen. Le cabinet de Saint-Pétersbourg, cessant de combattre les tendances nomades des Grands-Russes, les a prises sous sa protection et il en profite pour peupler les frontières de la Chine et ses nouvelles conquêtes de l'Asie centrale.

II. *Droit germanique.* — Les habitants du bassin du Dnieper et de la Vistule ont-ils accepté le droit germanique?

Les Moscovites-Grands-Russes, ont-ils passé sous cette influence?

A entendre les cris d'alarme que jette le parti moscovite national, aidé des panslavistes de toute nuance (2), l'influence des Germains aurait plus fortement atteint les Moscovites que les Slaves du Dnieper et de la Vistule : ce point mérite d'être élucidé.

Il est certain que les Slaves pesaient sur les Allemands du IIe au VIe siècle de notre ère. C'est sous la pression des Slaves, qui dominaient le cours supérieur de la Vistule, depuis le IVe siècle, que les Goths quittèrent l'embouchure de ce fleuve, et que tant d'autres peuples de nationalité plus ou moins germanique se jetèrent sur l'Empire romain, en demandant « du pain ou la mort ». Les Slaves pourchas-

(1) Les tzarats de Kazan, d'Astrakan, de Sibérie étaient encore indépendants.

(2) Nous avons mentionné plusieurs fois la victoire du parti moscovite national sur le parti moscovite européen, dit aussi panslaviste. En les associant ici, nous ne commettons pas de contradiction : la tendance générale des deux partis est la même : oppression des voisins. Mais ils diffèrent par les procédés, les moyens d'exécution et le partage des bénéfices.

saient les Germains sur le Rhin et même en Angleterre (1). Tel est l'avis de Schafarik, de Lelewel, et en général, de tous les savants dont le jugement n'est point détourné par les préoccupations du Panslavisme.

Pour établir le contraire, on s'appuie sur des événements de date postérieure. Dès le VI[e] siècle, les Allemands opprimaient les tribus slaves sur l'Elbe. La lutte entre Slaves et Allemands, dans les bassins de l'Elbe et de l'Oder, dura jusqu'aux temps modernes.

Les Polonais proprement dits ne furent en guerre avec les Allemands que depuis le IX[e] siècle, lutte de races qui dura jusqu'à la première moitié du XII[e]. Même alors, les Polonais et les Allemands s'associaient contre les Slaves de la Poméranie, qui luttaient obstinément contre le christianisme. Depuis la seconde moitié du XII[e] siècle jusqu'en 1848, il n'y eut pas de guerre entre les Allemands et les Polonais.

M. Duchinski ne reconnaît pas les chevaliers dits Teutoniques des XIV[e] et XV[e] siècles, pour les représentants historiques des Allemands, et, à plus forte raison, il refuse ce titre aux Prussiens, qui furent toujours étrangers et hostiles à l'Allemagne. Enfin, la maison de Habsbourg elle-même représentait ses propres intérêts, et non point ceux des populations germaniques.

(1) Telle est l'opinion de M. Duchinski. Il semble toutefois que l'effort des Slaves eut surtout pour objet de délivrer leur territoire, ce qui eut lieu, en forçant les Goths à déguerpir corps et biens.

VII

Institution de l'Ordre Teutonique. — Ses obligations. — Terres à lui accordées conditionnellement par la Pologne. — Ils trahissent bientôt leurs sacrés engagements et tournent leurs armes contre leurs bienfaiteurs polonais et leur patrie, même contre l'Église. — L'État prussien. — Son triste rôle aux bords de la Baltique. — Ses tendances absolutistes. — Les principes anti-allemands de la puissance prussienne. — Haine du principe des nationalités. — Idéal prussien.

Les chevaliers dits Teutoniques n'avaient de teuton que le nom; dès la fin du XIIIe siècle, ils se recrutaient régulièrement dans tous les pays catholiques (1). Après avoir servi d'abord en Terre Sainte, à titre d'ordre hospitalier et militaire, comme l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, ils se retirèrent en Europe, acquirent des possessions en Italie, en Sicile, en Hongrie, puis enfin se fondirent avec les chevaliers Porte-Glaive, et reçurent alors des ducs de Mazovie (Pologne) la mission de les aider à combattre, à convertir et civiliser les Prussiens, les Sabites et autres tribus lettes, lithuaniennes, païennes de la Baltique, les dévastateurs de ces limites de l'antique Pologne. C'est à ce titre seulement, qu'il leur fut accordé, — comme jouissance viagère de l'Ordre (c'est-à-dire tant qu'il serait le fidèle exécuteur d'une si haute mission, rien de plus), par Konrad, duc de Mazovie, — une portion de son territoire patronymique. Ils ne répondirent à leurs engagements solennels qu'au XIIIe siècle,

(1) Fondés en 1128, comme simple ordre hospitalier en Terre Sainte, ils furent institués en ordre militaire et religieux, par le pape Célestin III, en 1191, sous l'invocation de Notre-Dame du Mont-Sion. Protégés de Philippe-Auguste, ils se transportèrent en Europe en 1220, se fondirent avec les Porte-Glaive en 1237 et commencèrent en 1284 leurs guerres contre les Lithuaniens.

pendant un court laps de temps. Déjà, dans ce XIIIe siècle, on comptait dans leurs rangs des chevaliers anglais, français et autres. Le plus célèbre, parmi les Français, fut Gaston Phébus, depuis comte de Foix et souverain de Béarn (1).

Comme preuve de ce qu'on ne confondait pas les chevaliers dits Teutoniques (appelés ainsi parce que primitivement l'élément teuton était prédominant chez eux (avec les Allemands, on peut citer ce fait historique, que le grand patriote tchek, le roi de Bohême, Ottokar (ou Przémyslav III) — qui, vers le milieu du XIIIe siècle, se porta avec ses compatriotes au secours de ces chevaliers, et fonda avec eux (l'an 1256), la ville de Kœnigsberg (Królevietz) (2) — ce même roi, vers la fin du XIIIe siècle, demande (non pas aux chevaliers teutons), mais aux princes polonais, Piastes (3), des secours contre les Allemands et non pas encore contre les chevaliers, lesquels à cette occasion même ont déjà manqué à briller par la gratitude à son égard.

En effet, à mesure que leur domination s'étendait dans le pays des Lithuaniens, les chevaliers abandonnaient les principes fondamentaux, bases essentielles de leur existence, leur raison d'être. Ils ont préféré prendre pour but caché la trahison, la conquête de la Pologne, moyennant d'habiles et sacrilèges intrigues : ils lui ont suscité de tous côtés de faux amis, des ennemis secrets et avoués, même en la calomniant en maintes reprises, à diverses époques, auprès des Souverains Pontifes, contre lesquels en même temps ils ourdirent aussi des complots infernaux. Enfin, après avoir rompu et violé tous leurs vœux bien librement con-

(1) Phébus, *Des déduiz de la chasse des Bêtes sauvaiges et des Oyseaux de proye* (1507).

(2) Il y fonda le château du roi, existant de nos jours et pas encore achevé. Il existe d'autres Królevietz, par exemple au gouvernement de Tchernigow (ancienne province polonaise, à présent en Russie), en Bohême (district d'Eger), en Hongrie et en Allemagne : Kœnigsberg in der Neumarcks, ville de la régence de Franckfort en Brandebourg, jadis la capitale de la Nouvelle-Marche, avec une belle cathédrale du XIIIe siècle.

(3) Le nom Piast s'applique non seulement à tous les rois de Pologne, tirant de Piast leur origine, mais en général à ceux élus parmi les nobles descendants des antiques princes lekhites.

sentis, mais avec une arrière-pensée, ayant jeté aux orties, avec leurs défroques, toutes les règles de leur ordre monacal, ils se montrèrent les plus acharnés ennemis de l'Église catholique et les plus fanatiques et ardents soutiens du protestantisme naissant. Tels, leurs descendants directs par le sang ont continué de se montrer et de le prouver encore de nos jours, surtout depuis les partages multiples de la Pologne, par eux perpétrés, sous le voile de la mission religieuse qu'ils avaient reçue. Dès lors, combattant les Polonais, leurs bienfaiteurs, aussi bien que les Allemands, ils savaient se révolter contre les ordres formels de la papauté, tout en se disant moines, conformément à la règle de leur Ordre. Cet état de choses amena leur ruine, au début du xvᵉ siècle, par le fait de la République royale polono lithuano-roussine.

La puissance prussienne ne représenta jamais les intérêts des Allemands, si ce n'est depuis 1866 et surtout depuis 1871, où elle les tyrannise. Et encore les Allemands proprement dits n'acceptent-ils l'hégémonie prussienne qu'avec beaucoup de méfiance, et seulement par la crainte d'une alliance avec le tzarat, dont la politique est de réaliser le Panslavisme sur la ruine de l'Allemagne, de l'Empire austro-hongrois et du monde entier.

L'éclat avec lequel le projet d'alliance entre la France et le tzarat s'était manifesté, en 1840, poussa les Allemands à considérer la Prusse comme la protectrice de leur nationalité, non sans l'espoir d'absorber un jour cette puissance hostile, que son origine même oblige à être l'ennemie du principe des nationalités. En effet, les peuples allemands conservent cette tradition, que les tribus germaines qui fondèrent presque tous les États de l'Europe, étaient dirigées dans leurs conquêtes mêmes par les principes nationaux se manifestant dans tous leurs actes. Ils ne donnaient pas les trônes aux premiers venus, mais aux descendants d'Odhin, héritiers de droit divin, dont les droits étaient, d'ailleurs, étroitement limités par les lois civiles et religieuses, et surtout par les mœurs.

La puissance prussienne s'établit sur des principes radicalement opposés. Elle n'eut point pour base la tribu des Prussiens, elle ne lui emprunta ni ses mœurs, ni ses lois; elle n'eut d'autre origine que la conception politique d'hommes qui cherchaient le pouvoir, dans le sens le plus brutal du mot, en appuyant leur action sur les apparences religieuses.

Vers la fin du XVII[e] siècle, lorsque les hommes d'État de Berlin discutèrent le nom à donner au nouveau royaume, quelqu'un proposa celui de Brandebourg. Cette idée fut repoussée : les Brandebourgeois étant des Germains, on craignit qu'ils ne voulussent limiter les pouvoirs de leurs souverains, comme l'avaient fait les Francs et les tribus gothiques. On préféra le titre de roi de Prusse, précisément parce que la tribu lithuanienne des Prussiens avait été ruinée de telle façon qu'il n'en reste pas aujourd'hui un seul représentant (1). Lors du premier partage de la Pologne, un diplomate polonais, Loyko, contestait, au nom de la nationalité polonaise, le droit de la Prusse aux provinces dont Frédéric dit le Grand venait de s'emparer. Ce roi chicanait le diplomate polonais, qui avait le tort, à ses yeux, de relever le principe des nationalités.

La haine de ce principe est toujours le fondement essentiel de la puissance prussienne. Lors de l'incorporation de l'Alsace-Lorraine à l'Empire allemand, on posa au parlement la question suivante : *Comment justifier l'incorporation de ces provinces?* Les Allemands répondirent : Naturellement, au nom du principe des nationalités. Ce seul nom de nationalité suffit pour éveiller les répugnances des députés politiques prussiens, surtout du prince de Bismarck. Les Allemands étaient stupéfaits, étant persuadés que les Alsaciens étaient de nationalité allemande. Ils ne furent pas moins obligés d'accepter la formule du prince de Bismarck : *la conservation d'État*. Le chancelier de l'Empire n'entendait pas contester le germanisme des Alsaciens, mais il ne voulait

(1) Le titre portait d'abord : *Roi en Prusse*, pour ne pas blesser l'État polonais, dont la Prusse dite *royale* faisait encore partie intégrante.

point du principe des nationalités, et en cela il était conséquent avec l'idée qui a présidé à la formation de l'État prussien.

D'après cet idéal, *la valeur, la mission, le devoir de tous les hommes consiste dans l'exercice des fonctions d'État ; l'État est le principal et unique but de la vie humaine, l'idéal que tous les humains sont trop heureux d'atteindre, n'importe la moralité des tendances et le choix des moyens.* Cet idéal unit psychologiquement la puissance prussienne et la puissance moscovite-russe.

Au XVe et au XVIe siècle, le tzarat réglait encore ses allures sur les mœurs du peuple moscovite. La dynastie des Romanow commença à les mépriser : déjà le tzar Alexis, père de Pierre Ier, était appelé par le peuple le *réalisateur des œuvres de l'Antéchrist.* Pierre Ier et ses successeurs exagérèrent le mépris des mœurs nationales (en exceptant Elisabeth, fille de Pierre Ier). Catherine II imposa à ses sujets, par l'oukase de 1787, le mépris de leurs mœurs nationales au profit des mœurs européennes : c'est ici que se trouve la source des sympathies entre la puissance prussienne et la puissance moscovite depuis la fin du XVIIe siècle.

VIII

Antagonisme naturel entre la Prusse et l'Allemagne. — L'influence du droit dit germanique ne dépasse pas le bassin du Dnieper. — Unité des Roussines du Dnieper avec les peuples allemands même dans les locutions caractérisant l'esprit de civilisation. — Point extrême de l'extension du droit germanique, à l'est : Starodoub et Smolensk. — Le principe tzarien est celui des peuples de l'Asie septentrionale et centrale. — Question réservée pour un prochain travail.

L'antagonisme naturel qui existe entre la nationalité allemande et la puissance prussienne n'est pas près de finir : il s'accentue davantage chaque jour. Les actes de Guillaume lui-même accusent la lutte intérieure entre l'empereur d'Allemagne et le roi de Prusse. Après les révolutions de Paris, Vienne et Berlin, en 1848, ce prince se vit obligé de quitter les territoires prussien et germanique : s'il craignait les bourgeois de Berlin, il redoutait plus encore les Allemands, qui lui reprochaient d'avoir voulu, avec l'aide du tzar blanc du Nord, faire prévaloir la domination de la Prusse sur l'Allemagne. Cela montre l'erreur de ceux qui ne font pas de distinction entre la puissance prussienne et le peuple allemand : erreur dangereuse au point de vue pratique, surtout en France, où le programme officiel impose aux professeurs l'obligation d'enseigner et d'expliquer les événements de l'histoire moderne.

Lorsqu'on a fait ressortir, dans l'histoire allemande et slave, le vrai rôle des chevaliers Teutoniques, de l'État prussien et de l'Autriche, les rapports entre les Slaves et les Allemands deviennent très clairs : il n'y avait point entre eux d'antagonisme, point de haine basée sur les caractères de civilisation. C'est ainsi que s'explique la facilité de l'exten-

sion du droit germanique jusque dans le bassin du Dnieper. Il ne dépassa point cette limite : la Grande-Russie n'en possède ni dans l'organisation rurale ni dans la façon d'envisager les droits municipaux, et comme conséquence naturelle dans les formules de langage.

Pour résumer les idées sur ces grandes questions, nous citerons les paroles d'un savant allemand que M. Duchinski se plaisait à prendre pour un de ses principaux guides. Nous parlons du baron de Haxthausen. On sait que les travaux de ce philosophe agronome ont fourni les bases de l'oukase de 1861 sur l'affranchissement des serfs. Voici comment il constate l'unité des Russes Blancs et des Petits-Russes avec les autres peuples de l'Europe occidentale ou atlantique, dans les caractères de civilisation, indépendamment des origines :

« Les nations germaniques et romaines eurent, en général, une histoire et des destinées semblables. Leur manière d'envisager la vie sociale et politique eut la même origine, leurs relations religieuses et sociales se développèrent d'une façon très analogue.... Une partie des Slaves, spécialement les Bohêmes, les Polonais, les Wendes et autres, est restée, sous le rapport de l'histoire, de la religion, de la culture générale, en communauté avec l'Europe occidentale. Voilà pourquoi leurs institutions sociales et politiques peuvent être assez facilement comprises des autres peuples de l'Europe, surtout des Allemands. Leurs idiomes se sont développés d'une façon analogue à celle des autres nations européennes, ce qui a exercé une grande influence sur leur langue légale, où les locutions slaves ont absolument la même valeur qu'en allemand. Bien plus, les notions du droit romain et du droit germanique sont si profondément entrées dans la vie des nations slaves, que, par exemple, l'organisation rurale et municipale, depuis les bords de l'Elbe, en Allemagne, jusqu'au Dnieper, sur les frontières de la Pologne. »

Chez les Moscovites, comme chez les autres peuples de l'Asie, surtout chez les Chinois, l'esprit de civilisation est

basé sur ce principe : la propriété individuelle est un vol.

Et voici ce qui concerne les Moscovites-Grands-Russes :

« Personne, en Russie, n'a rien en propre, la propriété n'appartient qu'à la nation, au *tzar*. En général, les biens des familles, des communes, etc., ne sont que des propriétés temporaires et n'ont rien de stable (1). »

On peut préciser le point oriental extrême où s'étendit le droit germanique : c'est à Starodoub, dernier bourg important de la Petite-Russie vers le nord. C'est ici que les savants russes ont trouvé chez les bourgeois un fort développement de l'individualisme et des sentiments d'honneur.

Depuis un demi-siècle, les Panslavistes répètent que ce sont autant de conséquences du droit de Magdebourg; mais, si ce droit était étranger à l'élément slave, comment se serait-il nationalisé au point que, en 1830-1834, les bourgeois de Kiew pleuraient *le droit de Magdebourg* enlevé par le tzarat. Quoique incorporés à la Moscovie depuis le XVI[e] siècle, les bourgeois de Smolensk conservèrent aussi le droit de Magdebourg jusqu'en 1830 ; car ce n'est que passagèrement qu'ils furent séparés des Moscovites au XVII[e] siècle.

On a dit encore que c'étaient les colons allemands qui demandaient et obtenaient le privilège de se servir du droit de Magdebourg, sur les bords du Dnieper et de la Vistule ; mais les Allemands ne furent jamais assez nombreux à Kiew et à Starodoub pour y établir leurs lois. Et comment admettre que l'organisation rurale du bassin du Dnieper, la façon de comprendre les bourgs, les locutions, fussent les mêmes que dans l'Europe occidentale, si les Allemands étaient aussi étrangers aux Slaves qu'on le dit?

Et pourquoi le droit germanique n'entra-t-il pas dans l'organisation rurale des Moscovites, malgré les efforts que le parti moscovite européen fait depuis le XII[e] siècle pour européaniser le peuple russe?

C'est clair : le bassin du Dnieper appartient à l'Europe occidentale par l'individualisme, la Moscovie s'en éloigne par

(1) Haxthausen, *Etudes sur la Russie*, t. III, 1[re] partie, p. 124-126.

le communisme. Le droit germanique n'avait pas ici de milieu propre à un développement.

M. Duchinski n'allait donc pas *trop loin*, en disant que le principe tzarien est celui des peuples ouraliens, turcs, tartares et mongols. On peut même ajouter les Chinois, comme le fit Mickiewitch en 1840 (1). En proclamant que les peuples slaves étaient des Indo-Germains, et en montrant l'unité du Moschovite et du Chinois par les dispositions physiologico-psycologiques, Mickiewitch ne faisait que résumer les anciennes traditions de l'Europe. Et le professeur Lamanskoï avait raison de répéter que Duchinski, en justifiant ces traditions, n'a dit rien de nouveau.

La lutte que les Petits-Russes, par l'organe de leur noblesse, engagèrent, dès 1840, contre le cabinet de Saint-Pétersbourg, voulant remplacer le *Statut lithuanien* par le *Résumé des oukases* (*Swod zakonow*), prouve que les Petits-Russes renouvelèrent depuis lors leurs luttes anciennes au nom de la civilisation européenne, dite germano-latine, contre la civilisation tourane.

(1) Deuxième leçon de l'année 1840; 22e et 23e leçons de l'année 1844.

IX

Comparaison des deux natures de civilisation routhène et moscovite par le nombre des villes et bourgs. — Immense supériorité des pays polonais. — Leur harmonie avec les conditions du reste de l'Europe. — La question juive. — La Pologne, paradis terrestre des Juifs. — Leur nombre disproportionné à Varsovie, en Pologne. — Leur petit nombre en Moscovie : ce qu'ils y font. — Leurs origines. — Enchaînement des faits historiques.

Je reprendrai plus tard l'exposé des faits historiques : M. Duchinski s'en est occupé avec une rare persévérance, et il en a tiré un corps de doctrine dont certains éléments sont déjà généralement acceptés des hommes compétents, tandis que les autres sont encore méconnus, quoique les données n'en soient pas moins sûres. Parmi ces derniers, je signalerai à la Commission une information de géographie et de statistique, montrant ce qu'ont produit les deux natures de civilisation, routhène et moscovite, en ce qui concerne les agglomérations de population, où tous les arts trouvent leur foyer.

Dans les gouvernements de l'Empire russe dits occidentaux, pris sur la Pologne depuis 1772 (1), le recensement de 1856 constata l'existence de plus de 1000 villes et bourgs, tandis que la Moscovie-Grande-Russie, avec une population cinq fois plus forte et un territoire douze fois plus étendu, n'avait que 350 villes et bourgs, malgré les encouragements et les fondations de l'État (2).

GOUVERNEMENTS	NOMBRE D'HABITANTS	ÉTENDUE	VILLES ET BOURGADES
		milles carrés	
Partie de l'ancienne Pologne.	8500000	8000	1000
Moscovie-Grande-Russie.....	40000000	100000	350

(1) *Zapadnykkraï*, dénomination officielle russe.

(2) Voy. les *Tables statistiques de l'Empire russe* de 1856, document officiel, dont M. Duchinski se servit pour ses études, il y a vingt-sept ans.

Sous ce rapport, les provinces occidentales ne rompent point l'harmonie avec le reste de l'Europe civilisée, malgré les agissements hostiles du gouvernement, qui a réduit à la condition de simples villages des centres de population qui furent jadis des villes florissantes, et qui n'ont conservé de leur ancienne splendeur que les souvenirs historiques et un inébranlable attachement à leurs vieux us et coutumes européens.

L'éloquence des chiffres produits par MM. Duchinski et Viquesnel n'a point échappé aux savants de l'Europe, surtout à ceux des sociétés françaises d'ethnographie, de géographie, de statistique.

Ces principes furent exposés, en 1878, au Congrès international des sciences ethnographiques, organisé par la Société d'Ethnographie, à l'occasion de l'Exposition universelle de 1878. La dissertation envoyée par M. Félix Levicki, l'un des lauréats de la Société, donna lieu à d'intéressantes discussions, dont le compte rendu a été inséré dans les *Mémoires* de ce congrès (1). La Commission trouvera peut-être à propos de le publier.

Voulant ménager les susceptibilités habilement exagérées du gouvernement russe, découragés d'ailleurs par les préoccupations de la guerre de 1870 et de la Commune, qui en fut la suite, les savants français ont cessé de s'occuper de cet important sujet. Mais il est probable que le Congrès international de statistique, tenu à Londres cette année (1885), ne l'aura pas mis en oubli.

Nous espérons que le Congrès international de l'Alliance scientifique universelle, qui vient d'avoir une séance préparatoire (20 juillet 1885), mais dont les opérations sont remises au mois de juillet 1886, ne manquera pas d'étudier une question dont la gravité ne cesse d'augmenter à vue d'œil, et qu'il s'efforcera de hâter la solution des principaux points qui réclament l'attention du monde savant.

(1) M. Levicki s'est servi des données hydrographiques, ethnographiques et historiques, pour expliquer les différences dont il s'agit.

Il nous reste à mentionner un ordre de faits dont l'étude prêterait à de longs développements : je me borne à le signaler provisoirement, à raison de son importance particulière, tout en lui réservant de plus amples détails, dans l'un des prochains fascicules du présent *Recueil*.

Il s'agit de la question juive.

Un pays y est intéressé au premier chef : c'est la Pologne, où les Juifs ont trouvé, selon leur expression, le *Paradis terrestre*, objet de leurs espérances séculaires. Ils y jouissent, en effet, d'une prospérité qu'aucune autre contrée du monde ne saurait leur offrir.

Désormais, la Pologne semble n'être plus faite que pour les Juifs : c'est pour leur faire place que les anciens Polonais ont péri sur les champs de bataille, en combattant les Mongols et autres barbares de l'Orient et du Nord ; c'est là, qu'entassés dans un espace relativement restreint, les Juifs croissent et multiplient, selon le précepte biblique, mais à la faveur des désastres qui écrasent le reste de la population. Là, se trouve tout un peuple conservant à travers les siècles, depuis l'époque où ils y cherchèrent asile, leurs caractères, leurs habitudes, leur culte, jusqu'à la coiffure, qui suffit pour les distinguer (1).

Varsovie, à elle seule, en possède un plus grand nombre que la France entière. En Pologne, ils sont environ 2 millions : d'ailleurs, le chiffre exact est d'une détermination très difficile, les Juifs ayant toujours trouvé le moyen d'éluder les recherches des agents du bureau de la statistique officielle.

C'est là leur dernière étape à l'orient de l'Europe : la limite de leur habitat se confond avec celle de l'ancienne Pologne, qui est aussi celle de l'Europe proprement dite, à cette latitude géographique. Au delà, dans la Grande-Russie, en Moscovie, d'où ils sont exclus en principe, on n'en trouve qu'un petit nombre, exceptionnellement toléré, à titre d'em-

(1) Cette coiffure est la *mytzka* (de l'allemand *Mütze*, coiffe), avec de longues loques tombant des tempes et appelées *payissi*. C'est la *yermolka* des Tatars. Signe d'origine

ployés, administrateurs, banquiers, agents de la police secrète, libraires et publicistes, fournisseurs d'alcools et autres spiritueux. Il y a, enfin, les Juifs déguisés sous des noms d'emprunt allemands, français, anglais, espagnols, italiens, autrichiens, polonais, etc., etc.

Là, pourtant, ils seraient dans leur élément; les instincts touraniens portent les Moscovites vers le judaïsme, le mahométisme et le paganisme, plutôt que vers la religion chrétienne, et surtout catholique : les tendances de la Pologne leur sont absolument étrangères et antipathiques.

D'autres raisons appellent l'attention sur les peuples qui nous occupent en ce moment. Ainsi, les dix tribus d'Israël enlevées par Salmanasar, au VIIIe siècle (718) avant notre ère, se sont mêlées avec les peuples de l'Asie Mineure, avec les peuples dits Finnois, Turcs, Mongols, et enfin dans la direction du Volga, avec les frères de ces derniers, même sur les bords de la Moskova et de la Kliazma. Des informations que M. Duchinski a données à ses auditeurs de Constantinople, ainsi que dans les camps des Français, des Anglais et des Turcs en Crimée, il résulte qu'environ dix millions de Grands-Russes descendraient du mélange des tribus israélites avec les indigènes des bassins du Don et du Volga, tandis qu'environ douze ou quinze millions de Grands-Russes descendraient des mahométans (1).

On voit dans le *Bulletin de la Société Asiatique* et dans le *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, de 1866, que M. Duchinski appelait l'attention des orientalistes et des anthropologistes français sur ce sujet à la même époque. On y trouve également que la question ayant été soulevée à la Société Asiatique, un de nos collègues, M. Oppert (de l'Institut), prit part à la discussion.

La question du judaïsme est un élément très important dans l'histoire du Slavisme et du Panslavisme.

Enchaînement des faits historiques. — Il nous reste à

(1) Et le reste descendant des pays directement païens en grande partie encore aujourd'hui..

démontrer, par l'enchaînement des faits historiques, l'unité des Roussines ou Routhènes du bassin du Dnieper avec les autres peuples de l'Europe occidentale, et l'unité des Moscovites-Grands-Russes avec les Chinois. Grâce aux travaux de Schafarik, de Lelewel et d'autres antiquaires, on peut commencer l'histoire des Slaves et celle des Moscovites, dès le VIII[e] siècle avant notre ère. C'est ce que nous ferons dans un prochain exposé.

Le sujet est tout nouveau : pour le bien traiter, il faut aborder des détails que le temps ne nous permet pas de réunir pour le moment.

INTERVENTION DU GOUVERNEMENT RUSSE

DANS LES QUESTIONS CONCERNANT LA PLACE DES GRANDS-RUSSES PARMI LES PEUPLES

DÉCLARATION DE L'IMPÉRATRICE CATHERINE II

A entendre les panslavistes, ce serait chose nouvelle que la question soulevée au sein de la Commission, relativement à la distinction des populations situées à l'occident et à l'ouest du bassin du Dnieper. Ce qu'il y a de véritablement nouveau, c'est le prétendu Slavisme des Grands-Russes, c'est la qualité d'Européens qu'on leur attribue.

Le caractère d'aigreur qui s'est introduit dans cette question, les passions nationales qu'elle met en ébullition ne sont pas l'œuvre des Polonais ou des Petits-Russes, non plus que des Européens en général. Seuls, les politiques russes, voulant aller plus loin que Pierre I[er] lui-même, se sont efforcés de faire croire à l'européisme des institutions moscovites, égalitaires et communistes.

C'est dans cet esprit que l'impératrice Catherine II, suivant les conseils qu'elle avait reçus de Voltaire (1), publia un oukase formel appelé *nakaze* à la Commission des lois en 1767, où elle dit clairement que les Russes doivent être considérés comme Européens, parce que Pierre le Grand a remplacé les mœurs nationales russes par les mœurs européennes.

(1) Dans son introduction à l'*Histoire de Pierre le Grand*.

Diderot et Voltaire applaudirent à Catherine II; mais le parti polonais national protesta énergiquement. Parmi les grands penseurs européens, ces protestations trouvèrent un écho puissant dans Mirabeau, qui écrivit :

« Les Russes ne sont Européens qu'en suite d'une définition déclaratoire de leur souveraine. »

Catherine II répondit, en écrivant de sa propre main :

« Mirabeau mérite non pas un, mais plusieurs gibets. »

Voilà l'historique de la question sur la place des Moscovites parmi les peuples.

On ne s'étonnera donc pas que ceux qui ont rappelé les anciennes traditions sur le touranisme des Moscovites, aient été obligés de se cacher et de quitter enfin l'Empire russe pour éviter le gibet.

Tel est le caractère des travaux de M. Duchinski dans l'Empire russe et en Europe. Pour propager ces idées, il quitta son pays, en 1846, voulant se mettre à l'abri du sentiment de peur qui pèse sur tous les Moscovites, lorsqu'ils ont à traiter la question de leur nationalité; peur que le général Rittitch signale dans son récent ouvrage.

Ces questions ayant repris de notre temps une apparence de nouveauté, et pour éviter toute occasion de soupçon, M. Duchinski, pendant les conférences publiques qu'il fit à Paris sur ce sujet, en 1862, publia le fac-similé d'un des écrits de Catherine II, où l'impératrice dit que « ce serait un scandale pour la nation russe, si l'on admettait qu'elle est d'origine tchoudique ».

Cette publication ouvrit tous les yeux : les contradicteurs les plus acharnés n'osèrent point protester. Voilà pourquoi nous croyons utile de présenter ce fac-similé dans la forme où il fut publié en 1862, accompagné d'une petite carte montrant les frontières entre les Iraniens et les Touraniens. Nous publierons successivement d'autres ordres des souverains russes et des ministères, dont le but fut de paralyser les études, de fausser les idées des Européens et des Moscovites eux-mêmes.

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris.

DEUXIÈME NOTICE

SUR LA CONSTITUTION ET LES TRAVAUX

DE LA

COMMISSION DE L'ETHNOGÉNIE

DES POPULATIONS DE L'EMPIRE RUSSE

Séance du 29 juillet 1885.

Après la lecture du procès-verbal et de la correspondance, le Président informe ses collègues que, d'après la proposition qu'ils lui en ont faite, il a invité M. l'abbé Deramey, membre de la Société d'Ethnographie, à vouloir bien prendre part aux travaux de la Commission. M. l'abbé Deramey est introduit et proclamé membre.

Le Président donne communication de la lettre qu'il a écrite, le 14 mai dernier, à MM. les Président et Membres de la Société impériale de Géographie et d'Ethnographie de Saint-Péterbourg, à l'effet de solliciter son bienveillant concours pour l'accomplissement de la mission dont la Commission de l'Ethnogénie des populations de l'Empire russe a été chargée. Cette lettre étant restée sans réponse, on est obligé d'admettre que la Société impériale n'a pas encore trouvé les moyens d'éclairer les questions qui lui ont été soumises.

Le texte de la lettre est reproduit à la suite de la présente notice.

M. Castaing émet quelques observations préliminaires sur le récent ouvrage de M. le général Rittich, *le Monde Slave*, déjà signalé à la Commission par le compte rendu sommaire de M. de Youferow, lu à la Société d'Ethnographie, en date du 8 juin dernier. S'attachant à la question de la prétendue expansion des

Slaves dans les contrées orientales de l'Europe, et aux cartes destinées à montrer leurs routes par terre et par mer et leurs colonies, il fait remarquer le haut degré de fantaisie qui paraît présider à ces assertions. Un travail spécial résumera l'appréciation dont il s'agit.

Une discussion s'engage entre tous les membres au sujet de la signification du mot *Slave* et de l'opportunité de son emploi en ethnographie; M. Michalowski expose, avec son érudition habituelle, les nombreuses origines qu'on a données de ce terme et les sens divers qu'on y attache.

M. de Ziélinski critique les étymologies proposées : il voudrait qu'on renonçât à une expression dont le tort est d'inspirer de fausses appréciations aux personnes qui ne possèdent pas des connaissances approfondies sur ce que les partis politiques et les théories scientifiques entendent par le « Monde Slave ».

M. l'abbé Deramey objecte qu'une pareille suppression serait sans profit, elle aurait même de graves inconvénients : le terme de *Slave* n'est pas le seul qui donne lieu à ces applications contradictoires; mais il répond à des besoins que nul autre ne remplit, en attendant qu'on ait pu y substituer quelque chose de meilleur.

M. Duchinski combat les explications du mot Slave, Slowène, que l'on tire tantôt de *Slava*, gloire, tantôt de *Slovo*, parole, en opposition aux Allemands que les Slaves appellent *Niemtzi*, tiré de *niémy*, muet. D'après ces explications, il faudrait admettre que les peuples slaves aient discuté philosophiquement le nom à se donner. Il semble plutôt que le terme vient de l'étranger et désigne une localité : la première preuve est dans la terminaison en *anié* (SLOVIANIÈ), répondant grammaticalement à la question « d'où es-tu? ». Pour ce qui concerne le nom *Niemtzi*, il ne vient nullement du mot *niémy* (muet), c'était le nom de la tribu allemande des Nemètes, qui, au temps de Ptolémée, habitait déjà sur le Rhin, mais auparavant était voisine des Lehs de l'Oder. M. Duchinski se réserve de développer ces observations.

Le Président résume la discussion : Se ralliant aux opinions conciliantes des préopinants, il ajoute qu'une commission ne saurait avoir la puissance de diriger l'opinion publique dans le choix de termes répondant aux souvenirs nationaux, ainsi qu'à des intérêts politiques très considérables. Mais chacun des membres peut très bien opérer la réforme dans ses propres écrits, et

rendre aux expressions la signification la plus juste; ce sera d'un bon exemple, et profitable aux progrès ultérieurs de la science.

Séance du 26 août 1885.

L'intérêt de la séance est dans les explications fournies par le Président et divers membres sur les ouvrages offerts.

Le premier de ces ouvrages est l'*Esquisse de l'histoire de la Pologne et des pays Ruthènes*, par le docteur Anatole Levicki, à Lemberg; ouvrage approuvé par la Commission I. R. d'Instruction publique, pour les classes supérieures de l'enseignement moyen et dans les séminaires (écoles normales) de professeurs. La nouveauté de l'enseignement de M. Levicki consiste en ce qu'à côté de l'histoire de la dynastie de Piast, il raconte l'histoire de ces princes de la dynastie Warègue de Russie, qui régnait sur les Slaves du bassin du Dniester et du Dniéper, et qui unis aux quatorzième et quinzième siècles avec les Slaves de la Vistule, formèrent la république royale polono-lithuano-roussine. Il sera fait un compte rendu de cet intéressant travail.

L'erreur capitale de l'ouvrage consiste à considérer la Vistule comme la frontière de l'Europe occidentale; car, en mettant dans les plaines sarmatiques toutes les contrées qui sont à la droite de la Vistule, il semble vouloir identifier les intérêts des riverains de ce fleuve avec ceux du bassin du Volga et de l'Oural : s'il s'agit d'assimiler toutes les plaines, pourquoi ne pas commencer à l'Oder; l'Elbe lui-même, excepté dans les contrées adjacentes à sa source, coule dans des plaines. L'auteur reconnaît d'ailleurs la grande différence existant, au point de vue ethnique, entre les Slaves et les Moscovites descendant des Ves, Mera, Mouroma et autres tribus tchoudiques, qui ont accepté la langue slave à mesure qu'ils sont devenus chrétiens.

Sur la vie et les travaux de F. H. Duchinski (de Kiew), à l'occasion du Jubilé du cinquantenaire de ses études sur la nationalité des Ruthènes, par un anonyme signant A. G., homme politique. Parmi plusieurs autres publications sur le même sujet, il faut citer en première ligne : l'*Ognisko*, revue polonaise de Lemberg, où le docteur Thaddée Zulinski indiqua comment il faut étudier les travaux de Duchinski.

L'un des membres communique les informations suivantes : l'initiative n'est pas venue du côté des hommes politiques, mais d'abord des hommes de science, dans le sens le plus sérieux du mot; à leur tête se trouvait le docteur Thaddée Zulinski, un de ces hommes qui ouvrent les voies nouvelles; son nom est connu des spécialistes de la physiologie et de la médecine en France; ses travaux dans ces deux sciences ont eu l'honneur d'obtenir les premières récompenses de la *Société contre les abus du tabac*, de Paris. Il a mérité le respect et les sympathies de ses compatriotes comme pédagogue et comme philanthrope. Enlevé récemment à la science et à son pays, Zulinski n'a pu terminer ses études sur l'enseignement de Duchinski et sur le mouvement qui s'opère depuis cinquante ans sous son impulsion pour la réformation de l'histoire. Il montre que, pour apprécier ses travaux, il faut se placer au centre du monde asiatique, mahométan, point de vue nouveau et qui constitue l'originalité de l'œuvre; il ajoute, ce qui est caractéristique, le grand cas que les savants musulmans firent de ce nouvel ordre d'idées pour leur histoire. L'Académie impériale ottomane des sciences et belles-lettres de Constantinople l'a témoigné dans une lettre de félicitations adressée à M. Duchinski. L'auteur attire l'attention particulière sur cette lettre.

M. Michalowski continue sa communication sur l'extension de la race finnoise dans les contrées orientales de l'Europe. Les faits émis par l'orateur donnent lieu à diverses discussions auxquelles prennent part M. l'abbé Deramey et M. Ziélinski.

Discussion générale, entre tous les membres, au sujet de l'influence de la Cour de Rome, et sur l'action de l'ordre des Jésuites, dans les divers pays ayant ressorti de l'ancienne république de Pologne.

La prochaine séance est fixée au mercredi 30 septembre.

LETTRE DU PRÉSIDENT DE LA COMMISSION

A MM. LES PRÉSIDENTS ET MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE DE GÉOGRAPHIE ET D'ETHNOGRAPHIE DE SAINT-PÉTERSBOURG

Messieurs,

Au nombre des questions les plus importantes qui sont soumises à la Société d'Ethnographie de Paris, se trouve celle de la nationalité des Routhènes, dans leurs rapports avec les autres populations qui parlent les langues slaves. Chargé de l'examiner, j'exprimai la pensée que les origines des habitants de la Petite Russie se lient trop intimement avec celles de tous les peuples de l'antique Scythie, pour qu'il soit loisible de les traiter séparément; et je conclus à la nomination d'une Commission qui procéderait à une étude sérieuse de la question ainsi agrandie.

La Commission formée à l'effet d'étudier l'ethnogénie ou les origines des populations de la Russie d'Europe, comprend : MM. Cahun, Duchinski (de Kiew), Malte-Brun, Michalowski, Oppert (de l'Institut), de Rosny, Ziélinski. On m'a confié la présidence, ainsi que le soin de présenter le rapport.

Il peut paraître singulier que la France, dont les écrivains n'ont pas toujours fait preuve d'une parfaite entente des choses de cette partie de l'Europe, soit précisément le pays qui aborde un problème dont la solution s'est jusqu'à ce jour dérobée à tant de savants qui paraissaient être dans les meilleures conditions pour l'atteindre. Il est vrai que l'érudition générale et les renseignements locaux sont insuffisants, si l'attention est détournée par les partis pris de la politique, ou par les théories d'une linguistique hasardée. Le mérite auquel nous aspirons est celui de bien poser la question : il vous appartiendra de la résoudre définitivement, et en attendant ce précieux résultat, de nous accorder le concours dont nous avons besoin pour traiter un sujet d'un intérêt si vif pour l'avenir, aussi bien que pour le passé de votre patrie. Tel est le but de la communication que j'ai l'honneur d'adresser à la Société impériale.

Je joins à ma lettre une note préliminaire destinée à servir de première base à vos recherches, si du moins le point de vue vous paraît bien choisi. Ce n'est pas un questionnaire, encore moins un programme : jusqu'à présent inconnue de la Société et de la Commission, n'engageant que mes idées personnelles, la Note a pour but de porter à votre connaissance les opinions que je me suis faites, à la suite d'études générales, sur les origines et les migrations de l'Europe, antérieurement aux grandes invasions de Barbares. Le petit livre (*Ethnographie de la France*) dont je vous adresse, en même temps, un exemplaire, est la première application pratique de ces idées et le programme de mon cours à la Société.

Si ces données ne vous paraissent pas devoir être acceptées, en ce qui concerne la Russie, je ne demande qu'à être mis à même de les rectifier, d'après les observations que vous me ferez l'honneur de me communiquer.

En conséquence, je viens vous prier, Messieurs, de vouloir bien examiner la question, au point de vue que vous jugerez convenable, et de me transmettre le résultat de vos recherches, en m'autorisant à les faire figurer au rapport que je suis chargé d'établir.

Agréez, Messieurs, l'hommage de ma considération la plus distinguée.

Le Président de la Commission,
Vice-président de la Société d'Ethnographie,
Alph. Castaing.

P.-S. — M. de Youferow, notre collègue, ayant exprimé le désir de s'associer aux travaux de la Commission, je saisis cette occasion pour témoigner que son utile concours sera toujours bien accueilli.

DE LA DIRECTION A DONNER AUX TRAVAUX

DE LA

COMMISSION DE L'ETHNOGÉNIE

DES POPULATIONS DE L'EMPIRE RUSSE

A la suite de l'une de nos séances, M. F.-H. Duchinski (de Kiew) rappela les intentions de la lettre qu'il a écrite le 3 mars 1884 au Président de la Société d'Ethnographie (M. le sénateur Carnot), lettre qui fut le point de départ des études sur l'ethnogénie de l'Empire russe, et qui amena la nomination de la Commission. La Commission n'a pas été appelée à discuter cette question, mais son président l'a traitée dans une lettre adressée à M. Duchinski.

Nous reproduisons ici ces deux documents.

LETTRE DE M. DUCHINSKI (DE KIEW)

AU PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ D'ETHNOGRAPHIE

3 mars 1884.

Monsieur le Président et illustre collègue,

Ma santé ne me permet pas d'assister aux séances des Sociétés scientifiques qui m'ont fait l'honneur de me compter

au nombre de leurs membres. Je regrette surtout de ne pouvoir prendre part aux appréciations de la question concernant les études ethnographiques qui est mise à l'ordre du jour, à la séance actuelle de la Société d'Ethnographie. J'aurais à y apprendre beaucoup, comme toujours; mais je pense que la Société me permettra de lui communiquer par écrit ma demande, que voici :

La malheureuse issue de la guerre 1870-71 a arrêté en France le développement de la question sur les caractères des civilisations des Iraniens et des Touraniens, et sur leurs frontières géographiques dans l'Empire russe. La Société d'Ethnographie de Paris a pris une part active et très influente à l'éclaircissement de ces points si graves dans l'histoire universelle du genre humain. Ne serait-il pas temps de reprendre la question ? Je crois que oui, et c'est dans ce but que je me permets de relever du nombre des questions de détail, un seul point, savoir : la question des Roussines ou Routhènes.

Un des secrétaires de la Société de Géographie de Paris, M. Casimir Delamarre, a écrit une brochure en 1869, intitulée *Un peuple européen de quinze millions oublié devant l'histoire*. Ce peuple, oublié devant l'histoire, est précisément le peuple des Roussines ou Routhènes, distinct, à différents degrés, des Polonais et des Moscovites-Grands-Russes ; M. Delamarre est intervenu, en 1869, dans le but de hâter l'application dans les livres d'enseignement, des éclaircissements sur ce peuple, faits par les savants dont la Société garde un respectueux souvenir, comme Viquesnel, Henri Martin, Charlier de Steinbach et autres. Je crois que le moment est venu pour que la Société d'Ethnographie prenne sur elle de réaliser, en tant que cela dépend d'elle, la demande de M. Delamarre, demande qui n'était au fond que l'application des écrits sur le sujet couronnés par la Société, précisément en 1869, de MM. de Steinbach et d'Emile Hervet.

Une partie des réformes recommandées ainsi par la Société d'Ethnographie est déjà entrée dans les livres destinés à l'enseignement de la jeunesse. Il s'agit de continuer ces

bons résultats des réformes recommandées par la Société. C'est ainsi que la Société honorera le mieux le cinquantième anniversaire de la régénération des Petits-Russes, naturellement dans l'esprit européen, anniversaire qui arrive dans cette même année de 1884.

Veuillez agréer, etc.

F.-H. Duchinski (de Kiew).

LETTRE DE M. CASTAING, PRÉSIDENT DE LA COMMISSION A M. DUCHINSKI (DE KIEW)

Monsieur et très honoré collègue,

Vous m'avez exprimé le désir de savoir dans quelle voie la Commission de l'ethnogénie des populations de l'Empire russe compte s'engager. La sereine contemplation des antiques origines, qui a suffi à quelques-uns de ses premiers travaux, vous apparaît comme un but aussi louable que nécessaire ; mais vous jugez en même temps que la réalisation en est encore assez éloignée pour laisser une place considérable à des résultats prochains et d'un ordre plus pratique. En attendant, on devrait s'attacher avant tout à la vulgarisation de quelques points acquis déjà, mais dont la connaissance n'a pas suffisamment pénétré tous les esprits. Un grand nombre de publicistes se laissent toujours égarer par de fausses perspectives, et les lumières trop vacillantes de l'enseignement gagneraient à recevoir plus de fixité.

J'ai l'honneur de répondre à cette question.

Notre Commission est une association purement scientifique, comme la Société dont elle émane. Ne dérogeant pas aux vues générales et aux procédés habituels de cette Société, son institution eut pour objet de vider la question

aussi complexe qu'intéressante des origines nationales du plus grand des empires modernes. Son but est de saisir la trace et le berceau d'éléments ethniques fort variés, qui s'étendent sur la moyenne partie de l'Europe et sur toute la partie septentrionale et centrale de l'Asie. Le désir de grouper autour de nos grandes questions une forte somme de connaissances spéciales dicta le choix qui a été fait des membres de la Commission; il présidera aux adjonctions qui pourront se faire. On n'a pas songé à se demander quelles émotions une pareille entreprise soulèverait au sein des populations qu'elle intéresse directement, ni quelles applications d'un ordre actuel en pourraient jamais provenir. Dans le monde de la science, vous le savez bien, l'honnêteté consiste à chercher la vérité; le courage, à la dire, sans la subordonner aux considérations de l'intérêt collectif ou privé de ceux auxquels on l'expose. Au surplus, de pareilles préoccupations seraient encore prématurées: les beaux travaux que nous admirons, et dans lesquels nous puiserons abondamment, n'ont pas dit le dernier mot de la question, et c'est là précisément ce qui justifie les nouvelles recherches auxquelles nos soins sont consacrés.

Un jour viendra, prochainement sans doute, où les conditions premières d'une constitution dans laquelle l'imprévu eut une certaine part, se modifieront d'elles-mêmes. Sans limites dans le temps, qu'il embrasse tout entier, l'objet de nos études s'étend à travers les champs immenses de l'espace, et bien présomptueux serait celui qui oserait prévoir le point où l'on se doit arrêter. Le propre de la science ethnographique est de n'avoir de défini que le but, d'obligatoire que la rectitude des voies et la précision des moyens; mais la nature de ces moyens est aussi variable que le sont les éléments physiques, intellectuels et moraux de l'humanité; dans le monde où elle continue à se mouvoir, son action prend de plus en plus un tel degré de puissance qu'il lui est désormais permis de s'imaginer, sans trop faillir aux règles de la modestie, que tout cela fut créé pour elle, et que le fait de la conquête a légitimé son droit de propriété.

Si donc il est logique, dans un exposé d'origines nationales, de prendre le point de départ dans les époques lointaines qui ont enfanté des conséquences inévitables, quoique les inattentifs ne les sachent pas prévoir, il n'est pas moins nécessaire de descendre ensuite méthodiquement jusqu'aux données de la situation actuelle; et c'est assurément ainsi que la synthèse procédera dans l'établissement du rapport final. Mais les recherches préalables seraient mal à l'aise dans un cadre aussi strictement délimité : le retour en sens inverse n'est pas seulement un droit de l'esprit d'investigation : ce procédé, fécond en résultats, est même celui que préfère l'analyse philosophique; la raison commande d'en user, parce que c'est seulement ainsi que l'on réussit à marcher du connu à l'inconnu.

Par conséquent, l'étude des périodes modernes de l'histoire, celle des nécessités actuelles, à laquelle vous attachez un prix d'autant plus grand, une affection d'autant plus légitime, que vos travaux ont fortement contribué à mettre en lumière les principes qui la dominent, cette étude ne saurait être que la bienvenue, au sein de la Commission; sa place est précisément au début des recherches, où le premier des besoins est de reconnaître soigneusement le terrain des opérations que l'on veut entreprendre. Les sciences descriptives y trouveront leur place; l'économie sociale n'en sera point bannie et la politique elle-même y pourra pénétrer. Quelle que soit la nature des notions scientifiques, on ne leur demandera d'autres justifications que celles que l'Ethnographie exige de tous : la précision dans la forme, l'à-propos et l'utilité au fond. Nous n'invitons aucune de ces sciences à nous diriger, à donner une impulsion qui ne tarderait pas à dépasser la somme de ses ressources; mais celle qui vient apporter de nouvelles idées à nos recherches, de nouvelles gerbes à nos moissons, est assurée d'un accueil empressé : notre toit et nos cœurs lui sont ouverts.

La Commission n'a qu'un objet : c'est la recherche et la déclaration de la vérité. Aussi est-elle ouverte à toutes les bonnes volontés. Quels que soient les systèmes, les opinions,

les théories, tout sera examiné et discuté : le rapporteur s'engage à les exposer impartialement en tête de son travail et avant ses propres conclusions. On ne s'est pas borné à un appel général : des démarches ont été faites auprès de ceux que leurs études mettent à même d'être utiles ou qu'un intérêt spécial provoque à prendre part aux recherches. C'est ainsi que la Société impériale de Géographie et d'Ethnographie de Saint-Pétersbourg a été avisée et sollicitée. La lenteur que sa réponse met à venir témoigne des soins qu'elle y apporte. En même temps, la presse périodique, les publications particulières informent tous les intéressés. Si ces appels sont méconnus, la Commission ne conclura pas moins : il ne faut pas que le mauvais vouloir soit un obstacle à la vérité.

Mais vous avez spécialement en vue les conquêtes géographiques et ethnographiques que vous avez réussi à mettre en circulation, à la suite de Schafarik, de Lelevel, et des autres savants que vous avez continués, ou dont vous êtes le persévérant vulgarisateur. Vous avez rencontré, en France, de puissantes adhésions et des appuis considérables : Viquesnel y prêta son concours. Vous comptez au nombre des amis de ces idées, deux illustres présidents de notre Société d'Ethnographie : Henri Martin, l'historien national, y consacra ses veilles ; M. Carnot, de l'Institut, les fit triompher à la tribune du Parlement, et entrer dans l'enseignement public; deux autres membres de la Société, M. Duruy et M. E. Levasseur, leur ont ouvert les portes de l'histoire et de la géographie; par ce quadruple concours, l'Institut se trouva lui-même associé à l'objet de vos efforts. Des autorités aussi imposantes en sont le meilleur éloge.

On peut résumer ainsi les grandes lignes de votre théorie : le bassin du Dniéper et la Finlande forment la limite extrême de la civilisation européenne; l'attachement au sol de la patrie, le profond sentiment de la propriété individuelle, et dans un ordre plus élevé, la recherche philosophique, l'esprit d'invention dans les sciences et les arts sont, à divers degrés, les caractères communs des habitants de l'Europe

occidentale. Au contraire, l'immense bassin du Volga nourrit une population considérable, dont la constitution et les instincts se rattachent à ceux de l'Asie centrale et septentrionale : tendances à la vie pastorale ou chasseresse, propriété collective du sol, absence d'initiative dans la philosophie, la science et l'art, esprit d'imitation. Vous avez rendu plus facilement saisissable la double face de l'idée, en assignant à la première série de ces populations la qualification d'Aryas, tandis que vous rangez la seconde dans la grande catégorie des peuples auxquels vous donnez le surnom de Touraniens.

La Commission n'a contesté aucune de vos données, mais elle ne se reconnaît pas la mission de les discuter à nouveau, car cette tâche est déjà remplie; en 1868, une Commission spéciale, également nommée par la Société d'Ethnographie, examina vos propositions, et fournit un rapport, à la suite duquel des récompenses furent décernées à MM. Charlier de Steinbach et Émile Hervet, sur le prix Nestor et Viquesnel, que vous avez fondé; il n'y a pas lieu d'y revenir. D'un autre côté, la Commission ne peut oublier que la question beaucoup plus étendue qui a été proposée à ses recherches porte sur l'ensemble des populations de l'Empire russe : la Société a jugé à propos de réunir, dans une même étude, des sujets assurément fort variés, mais dont les détails s'embrassent et se continuent à travers l'espace et le temps.

Si je ne me trompe, la Commission se rallie complètement à vos idées, en ce qui concerne les époques et les lieux où vous en avez placé le développement.

Mais je crois aussi qu'elle ne jugerait pas à propos d'en faire le point de départ d'une déclaration de principes qui pourrait gêner la liberté de ses opinions. Plusieurs des membres, nos collègues, ont des théories particulières qui, sans contrarier vos conclusions, en diffèrent par cela même qu'elles dérivent d'un autre point de vue, pour aboutir à des résultats fort divers. Il faut donc laisser à ces systèmes, dont ceux que je connais m'ont paru dignes d'une grande

attention, le loisir de se produire et de faire leurs preuves.

Dans mon opinion personnelle, votre doctrine et celles de Viquesnel et d'Henri Martin s'appuient fortement sur la connaissance de l'état actuel des choses : elles n'ont rien à redouter des investigations qui peuvent se faire dans l'histoire des temps modernes et de la seconde moitié du moyen âge, c'est-à-dire depuis l'établissement définitif de l'État polonais et de l'État Warègue ou russo-slave. Je ne voudrais pas affirmer qu'en remontant à des dates plus antiques, les recherches ne feront pas surgir des perspectives ignorées; dans tous les cas, ce n'est pas sans une certaine somme de travail que l'on peut concilier la formule de vos résultats avec celles des autres systèmes que je viens de signaler.

Le moment n'est pas encore venu d'aborder la discussion d'où sortira la solution finale. Mais, dès aujourd'hui, j'exposerai quelques observations au sujet des limites que vous avez si bien définies.

Les informations d'Hérodote, relativement à l'Europe centrale, s'appliquent à la Transylvanie, à la Gallicie, à une partie de la Pologne. Au delà, vers l'Occident, c'est la Celtique, remplissant tout l'Occident jusqu'au détroit de Gibraltar. Aristote, Éphore, Ératosthène ne pensèrent pas autrement. Il n'existait alors aucune notion de la Germanie; et de fait, ceux que nous appelons les Germains étaient compris sous la dénomination générale de Celtes.

Le nom des Germains a été révélé par César, l'un des premiers Romains qui l'ait connu. Soixante ans après lui, malgré les expéditions de Drusus et de Germanicus, les informations de Strabon ne portent que sur les pays situés entre le Rhin et l'Elbe; le surplus est considéré comme régions inconnues.

Vers l'an 40 de notre ère, Pomponius Méla sait que la Germanie s'étend jusqu'à la Vistule; au delà, c'est la Sarmatie, ce qui montre que déjà les Sarmates avaient envahi les contrées auxquelles ils ont donné leur nom et le cachet de leur individualité. Méla ne connait d'ailleurs que le nom du pays, et quelques détails sur les mœurs des habitants.

Trente ans plus tard, Pline compte l'Oder et la Vistule dans les fleuves de la Germanie; mais il paraît attribuer à la Sarmatie tous les pays situés entre ce dernier fleuve et le Dniéper ou même le Don, limite de l'Asie antique.

A la fin du premier siècle, Tacite est plus complètement informé au sujet de la Germanie, qu'il décrit tout entière. Quant au bassin de la Vistule, qu'il a l'intention de dépasser, ses données sont encore très vagues : il hésite à ranger parmi les Germains ou les Sarmates les populations peu connues des Peucins, des Vénèdes et des Fennes. Mais il confirme la juxtaposition du Sarmate et du Germain.

Il faut arriver à Ptolémée pour trouver des informations plus étendues sur les peuples qui couvraient alors les pays qualifiés depuis lors du surnom de Slaves. Du reste, les limites internationales n'ont pas subi de notables modifications; la Vistule est toujours considérée comme séparant la Sarmatie au nord, tandis que les Carpathes forment la limite du sud.

Le bassin du Dniéper à l'Orient, ceux de la Vistule et du Dniester à l'Occident, tels sont évidemment les territoires où s'est formée la nationalité des Slaves. Les peuples, dont Hérodote et les anciens géographes ont signalé l'existence dans ce périmètre, ont contribué pour une forte part à la création de cette nationalité; mais les migrations, les nations voyageuses qui n'ont cessé de le traverser, jusque dans la première partie du moyen âge et antérieurement à l'époque de Rurik, à la formation des Etats Warègues, n'y sont pas tous étrangers. C'est précisément à quelques-uns de ces barbares, la plupart arrivés avant Attila, que la nationalité slave a dû le caractère européen que vous revendiquez pour elle. Et je ne crains pas d'ajouter que, si la Grande-Russie est entrée dans d'autres voies, si elle a dès longtemps revêtu et conservé jusqu'à ce jour une physionomie qui la distingue du grand ensemble occidental, c'est parce que les évolutions ethniques auxquelles elle fut soumise n'ont pas amené ou fait prédominer chez elle les éléments qui se sont répandus sur les territoires compris entre le bassin du Dniéper et le détroit de Gibraltar.

C'en est assez pour justifier les recherches des origines ethniques des populations qui se sont successivement établies de l'un et de l'autre côté de la Vistule, leur expansion à l'ouest jusqu'à l'Oder et même jusqu'à l'Elbe; enfin leur concentration dans le périmètre spécial où elles ont fini par dominer. Le même labeur s'impose pour les vastes étendues composant la Grande-Russie et ses annexes, sur l'une et l'autre rive du Volga, sur l'un et l'autre versant de l'Oural.

Plusieurs, il est vrai, semblent croire que ce travail est déjà fait et d'une manière suffisante. Les pays slaves et russes sont la terre classique des études de l'ethnogénie, et l'on y a fait l'histoire de chacun des petits peuples si nombreux qui les habitent. Les anciennes études de Mannert, de Pallas et de Potocki sont très remarquables; Lelevel est plein de lumières, Schafarik éleva un monument sans égal; d'habiles cartographes ont donné à ces idées et à bien d'autres le relief qui parle aux yeux; enfin, pour ne citer qu'un travail auquel vous avez contribué, le mémoire et les cartes de Viquesnel répondent au but que vous vous proposez, le remaniement des bases sur lesquelles doit se fonder l'enseignement de l'histoire.

Et cependant, ce n'est pas assez : comme il arrive à toute science qui débute, l'ethnogénie, étude historique des origines des populations, fut assiégée par les synthèses prématurées; les idées y sont dès longtemps faussées par les théories des linguistes, qui sont parfois exactes en ce qui concerne la grammaire ou le matériel des mots, mais qui ne produisent que l'erreur lorsqu'on les substitue aux données de l'histoire. Aussi, les faits historiques sont-ils détournés de leur véritable sens, transposés, supposés même; enfin, la plupart des systèmes s'appuient sur la base branlante empruntée à des noms propres auxquels on assigne une valeur de fantaisie. Ce qui manque surtout, c'est la vue d'ensemble résultant d'une complète et sévère analyse et justifiant ses assertions par le contrôle incessant des faits les mieux constatés; c'est aussi l'histoire générale de toutes les populations, et l'histoire particulière de chacune d'elles, les pre-

nant au berceau, suivant leur expansion propre, reconnaissant leurs étapes et leurs stations, leurs dédoublements et leurs mélanges, enfin leurs évolutions dans l'espace et dans le temps. La linguistique y retrouvera le rôle modeste et secondaire qui lui revient; le sentiment historique et traditionnel reprendra la mission directrice dont on l'a dépouillée, d'autant plus mal à propos, que rien autre ne le saurait suppléer.

Tel est l'objet de la Commission dont nous faisons partie; si ce n'est point là ce qu'elle prépare, son intervention est inutile, et il n'y a qu'à laisser les choses en l'état. Mais qui oserait le proposer? Tout est à faire, et, permettez-moi de le dire, si la Commission ne le fait pas, personne de longtemps ne le fera.

Ces questions ne vous ont pas échappé, Monsieur et très honoré collègue, mais vous ne les avez pas étudiées en détail, parce que les lois universelles ou morales sont à vos yeux la base essentielle de l'histoire : les sentiments, les prédispositions de l'ordre physiologique ou psychologique vous donnent la raison d'être des luttes anciennes, et vous y trouvez aussi les bases d'un accord fraternel entre tous les peuples; vous trouvez la raison de l'accord dans la cause même des luttes. Ainsi, lorsque le principe religieux divise Aryas et Tourans, c'est qu'ils voient ce principe dans la forme de leurs gouvernements, dans les garanties que chaque groupe croit les meilleures, et vous croyez que les peuples ont un objectif : les Aryas préfèrent le régime individualiste, les Tourans, le régime égalitaire et communiste. Vous voyez les deux groupes sentant le devoir de réaliser les lois divines; vous pensez que les formes de gouvernement ou de garantie dépendent du milieu physique, et c'est en cela que consistent les bases d'accord entre les peuples de toutes les couleurs, de toutes les langues. Je n'y contredis point : le terrain que vous avez préféré est excellent; celui que chacun de nos collègues paraît disposé à choisir n'est pas moins digne d'estime, et je ne puis que les encourager à le déblayer avec les moyens dont ils disposent : il ne peut manquer d'en sortir de précieux enseignements.

Les résultats que vous cherchez n'ont point fait défaut; les amis les plus déterminés des opinions adverses ont senti que leurs convictions s'ébranlaient; les uns, comme M. Leroy Beaulieu, le P. Martinov, ne savent plus dire si les Moscovites sont des Européens ou des Asiatiques; où le parti pris les engage, la raison les arrête. Les autres associent la nouvelle affirmation du panslavisme à l'hommage qu'ils se croient tenus de rendre à des principes qui ne sont déjà plus les vôtres, puisque tous les esprits indépendants les ont adoptés. Quoique combattant vos tendances, par instinct ou par profession, le professeur Lamanskoï accorde son approbation à la division que vous avez signalée entre les Slaves proprement dits et tous ces Orientaux que vous désignez sous le nom de Touraniens. M. le général Rittich lui-même circonscrit le berceau de la nationalité slave dans le périmètre que vous lui assignez, et l'expansion, peut-être exagérée, qu'il lui attribue du côté de l'Europe occidentale, ne fait que resserrer plus fortement les liens qui rattachent les populations latines, germaines et slaves.

D'un autre côté, ceux qui sont ralliés à vos idées tiennent à montrer l'estime qu'ils en font; le cinquantenaire du début de vos études qui se célèbre en ce moment, dans les pays slaves où la manifestation n'en est pas entravée, est un précieux témoignage d'adhésions honorablement conquises. Même, en cette circonstance, vous serez l'occasion d'un service rendu à la science : les intéressantes communications qu'on nous annonce éclaireront des points encore obscurs pour nous. Enfin, plus heureux que bien d'autres qui survivent à leurs œuvres, vous avez vu la vôtre se développer pendant un demi-siècle; vous n'en prévoyez pas la fin : vous jouissez enfin du plus beau des privilèges, qui est le triomphe des efforts auxquels on a consacré sa vie.

Agréez, etc.,

ALPH. CASTAING.

LA PLACE

DES ROUSSINES OU ROUTHÈNES

ENTRE LES POLONAIS ET LES GRANDS-RUSSES

D'APRÈS MM. PYPINE, KOSTOMAROW

ET LES ORGANES DU PARTI MOSCOVITE NATIONAL

Un sujet russe établi en Allemagne et qui désire garder l'anonyme, nous adresse la communication suivante. Les informations qu'elle contient étant intéressantes, nous en donnons ci-après la traduction.

Monsieur le Rédacteur,

. . . .

Si vous êtes au courant de la presse périodique de nos provinces occidentales de Russie, vous aurez remarqué l'attention que les principaux de ses organes ont accordée à l'institution de la Commission de l'Ethnogénie russe : en général, on attend de bons résultats. Permettez-moi de m'associer à ses travaux, autant que je le puis, en vous signalant quelques sources d'information qui vous ont peut-être échappé.....

Il y a quelques années, Pypine et Spassowitch ont publié l'*Histoire des littératures slaves*. Le premier de ces écrivains vient de donner, dans le *Wiesnick Evropy* (Messager de l'Europe) du 1er juillet 1885, le résultat de ses études sur les habitants des bassins du Dniéper et du Volga, qu'il a visités personnellement. M. Pypine se range sincèrement au

nombre des Moscovites très peu nombreux qui protestent contre la persécution dont les Petits-Russes sont l'objet de la part du gouvernement de Saint-Pétersbourg.

M. Pypine constate tout d'abord que l'hydrographie de l'Empire russe et la direction différente du Dniéper et du Volga, l'un mêlant ses eaux à celles de la Méditerranée et de l'océan Atlantique, l'autre se perdant en un lac fermé, ont donné un cachet radicalement opposé aux populations des deux bassins. Il insiste sur ce point, la question d'hydrographie n'étant pas assez connue ou suffisamment appréciée dans l'Empire russe. Les résultats ethnographiques ne sont pas moins intéressants : M. Pypine dit même que la population de la Grande-Souzdalie ou de Moscou était slavo-finnoise ; cette manière d'envisager la question des Grands-Russes et des Routhènes, que l'auteur reconnaît pour Slaves purs, en tant naturellement que la pureté des races est établie, a produit de vives colères chez les politiques moscovites de l'Empire.

Je ne suis pas d'accord avec M. Pypine ; car, dans la grande principauté de Souzdalie, ce que l'on appelle Slave était représenté par les Warègues Normands ou Russes, slavisés en langue, à Novgorod, sur le Dniéper et le Dniester, et par leurs compagnons d'armes de diverses provenances. La masse de la population appartenant aux tribus tchondes ou autres des Vès, des Méra et des Mouroma, était certainement des Touraniens, qui ne parlaient pas encore une langue slave, au commencement du XIIe siècle, comme le constate Nestor, le chroniqueur de Kiew, qui les connut très bien. S'ils ne parlaient pas slave, c'est parce qu'ils n'étaient pas chrétiens, la langue slave et la religion chrétienne marchant de concert avec les conquêtes des Warègues Russes.

Mais je reviens à Pypine : plus décisif sur la majorité des habitants de la Grande-Russie actuelle, il explique ainsi la cause de leur prépondérance. Les Slavo-Finnois de la Grande-Souzdalie étant mieux organisés que les Tartares établis à l'est de leurs possessions, les ont conquis, mais

ils se sont laissé absorber par ces derniers, qui avaient la supériorité du nombre dans les tzarats de Khazan, de Sibérie et d'Astrakhan.

Ce qui est intéressant, dans ces questions de frontières entre les peuples de civilisation européenne et non européenne, c'est l'appréciation qu'en donnent les savants russes; le principal organe du parti européen, croyant à la possibilité d'un accord entre les Russes et les Polonais, et admettant que ces peuples sont unis par de communes origines slaves, fait beaucoup de cas de la dissertation de M. Pypine. Voici le passage de cet auteur, que le *Kraï* de Saint-Pétersbourg recommande particulièrement à l'attention publique :

« La base de la colonisation du cours moyen et inférieur du Volga a été posée à la fin du XVIe siècle : ce fait introduisit différentes nuances dans la nationalité des Grands-Russes..... Le mélange des populations résulta, dans une forte proportion, de l'immigration, en ces solitudes, de sujets de divers pays, et aussi du voisinage continu d'un élément étranger finnois et tartare. Quoique la race des Grands-Russes ne soit pas tout entière complètement *sloviane*, mais mélangée, — comme cela est constaté, entre autres par le célèbre slaviste russe Bestujew-Riumin, dans l'appréciation des travaux de Kaveline, — la base susmentionnée de colonisation grand-russe ou sloviano-finnoise a subi, dans la partie inférieure et centrale du Volga, une transformation due aux éléments d'autres races, non seulemen finnoises (Mordva, Tchowaches et Tchérémisses), mais aussi de l'élément tartare. Il n'est pas douteux qu'il n'y ait eu là un croisement de races. La région du Volga inférieur et moyen, avec les pays voisins, est semée de bourgades et de villages dont les noms sont finnois et tartares : Russes par l'idiome, les habitants n'ont pas moins conservé les différences spécifiques positivement accusées par le type physique.

» Les choses se passaient autrement dans le bassin du Dniéper et dans les pays voisins, dit le professeur Pypine

dans la seconde partie de ses *Observations*. Le type petit-russien, largement établi dans cette contrée, est originairement le type sloviane pur. A chaque pas, vous rencontrez les traces des événements dont le vieux Nestor laissa le souvenir dans sa chronique. »

M. Pypine constate ensuite que toutes les productions littéraires de Novgorod, du bassin du Dniéper et du Dniester sont la propriété la plus légitime des habitants de ces contrées, et par conséquent n'ont rien de commun, quant à l'esprit, avec les produits littéraires des Grands-Russes. Cette déclaration est, à ses yeux, un moyen de prouver la nécessité, pour le gouvernement russe, de permettre le développement de l'individualisme des Roussines ou Routhènes, car ce développement est naturel, comme conséquence des lois hydrographiques, ethnographiques et historiques.

Le *Kraï* applaudit à cette déclaration et proteste contre les efforts du parti moscovite national, qui se présente comme panslaviste en Europe et comme pantartare en Asie; qui accuse Pypine et son école de trahison à l'égard de l'Empire. En vérité, un des principaux organes de ce parti moscovite national, le *Kiewlanine* (organe officiel de l'administration des gouvernements de l'Ukraine, Podolie, Volhynie), répondant à Pypine, qui soutient que les Petits-Russes doivent être considérés comme alliés des Russes contre les Polonais, parce qu'ils haïssent ces derniers, s'exprime en ces termes :

« Il est vrai que, dans l'année 1863 et à l'époque qui avait immédiatement précédé, la *chochlomanie* (la paysanomanie) polonaise a démontré suffisamment que l'ukraïnophilie (l'amour des Roussines) n'est pas le moins du monde une force hostile aux Polonais. Il est vrai que la paysanomanie polonaise n'était qu'une adroite filouterie des Polonais en vue d'attirer à eux les Petits-Russiens Ukraïnophiles. Mais rien n'y fait, du moment que cette fourberie a réussi; car la sympathie des Ukraïnophiles pour l'insurrection de 1863 ne peut être mise en doute. »

De la part de l'organe officiel du parti moscovite national, cet aveu mérite l'attention particulière du lecteur européen; il montre que l'Europe ne se trompait pas sur le caractère de l'insurrection polonaise dans le bassin du Dniéper en 1863. Les journaux officiels de Pétersbourg et de Moscou représentent ces insurrections polonaises, dans les pays que les Moscovites officiels appellent leur première patrie, comme étrangères et hostiles aux populations roussines. L'Europe voyait, au contraire, la vérité, savoir que les Roussines ou Routhènes du bassin du Dniéper se montrèrent alors hostiles aux Moscovites et sympathiques aux Polonais. Le massacre des révolutionnaires polonais, dans le bassin du Dniéper, était considéré, avec raison, comme le résultat des intrigues de l'administration russe. C'était, en vérité, la même chose qui eut lieu dans la Galicie occidentale, mazovienne, catholique, en 1846 : ici, le gouvernement autrichien poussa aussi les paysans, non seulement contre les nobles, mais en général contre les classes intelligentes. C'est ainsi que se justifie la dépêche du ministre des affaires étrangères de France, du comte Walewski, au cabinet de Pétersbourg, en l'année 1863, déclarant que l'Europe reconnaît comme étant sous sa protection, d'après les traités de Vienne en 1815, non seulement les habitants de la Pologne des bords de la Vistule, mais aussi les habitants des autres provinces de la Pologne d'avant les partages.

Le premier numéro de votre *Recueil de documents* montre que c'est depuis la dernière insurrection polonaise, en 1863, que date l'aggravation de la persécution exercée contre les Petits-Russes par le cabinet de Saint-Pétersbourg, qui les voyait sympathiques à cette insurrection, malgré les protestations de Kostomarow, de Koulisch, contre l'enseignement de Duchinski, publiées dans l'*Osnova*, revue des Petits-Russes, à Saint-Pétersbourg. Les Moscovites voyaient dans ces protestations mêmes la preuve d'un assentiment au fond; des savants disaient qu'ils sentaient le besoin de l'union des Roussines avec les Grands-Russes, mais sur le pied des droits fédératifs.

Kostomarow a justifié la manière de voir des Petits-Russes : son article, qui a fait beaucoup de bruit, publié dans l'*Osnova*, sous le titre de *Deux Nationalités*, dit que les Polonais et les Petits-Russes sont tellement unis par leurs caractères de civilisation, qu'ils n'ont rien à se donner les uns aux autres, tandis que la fédération des Petits-Russes avec les Moscovites-Grands-Russes profitera aux deux peuples : les Petits-Russes donneront à leurs voisins du Nord-Est le sentiment du droit individuel, et les Grands-Russes fourniront, en échange, le sentiment de l'autorité de l'État.

Mais cette base de la fédération est précisément ce que les Moscovites considèrent comme une rébellion des Petits-Russes.

Oubliés depuis 1871, ces faits ne furent jamais bien connus des savants et du public français; on croit généralement que l'insurrection polonaise de 1863 n'avait de sympathies que dans la classe noble du bassin de la Vistule; que les Roussines ou Routhènes du Dniéper y étaient complètement étrangers. Non : l'organe panslaviste de Pétersbourg sait très bien tout cela. Voulant caractériser l'enseignement de Pypine, il s'exprime ainsi : « D'après les preuves présentées par ce savant, il n'y a, entre les habitants du bassin du Dniéper et ceux du Volga, aucune ressemblance, pas plus qu'entre le ciel et la terre. » Enfin, n'oublions pas que le principal protecteur du *Kraï*, M. Spaszowitch, dans l'*Histoire des littératures slaves*, qu'il rédigea de concert avec M. Pypine, fit considérer M. Duchinski comme le chef de l'école historique que ces deux savants appelèrent école ukraïnienne, ou de Duchinski. Il en parle d'ailleurs avec le dédain qui convient à un panslaviste.....

Voilà comment s'explique le mécontentement du *Kraï* au sujet du jubilé de Duchinski, mécontentement manifesté dans ce même numéro, qui a fourni les déclarations si remarquables de Pypine. Vous avez rappelé, dans le premier fascicule du *Recueil*, que le *Kraï* était amené à supplier les Petits-Russes de ne pas prendre Duchinski pour leur guide, car il serait isolé parmi les Polonais, et sa théo-

rie serait le résultat de sa solitude et du développement de son désespoir. Mais qu'est-ce que Duchinski dit, que Pypine n'ait ensuite justifié, tout en répétant que Duchinski est le fougueux ennemi des Russes ?

Agréez, etc.

X.

QUELQUES MOTS

SUR LES APPRÉCIATIONS DE LA PRESSE ÉTRANGÈRE

AU SUJET DE L'INSTITUTION DE LA COMMISSION

PAR UN AMI DES SCIENCES ETHNOGRAPHIQUES

Le *Kraï* (le Pays) est un journal fort important de Saint-Pétersbourg, écrit en polonais. Ayant pris pour ligne de conduite la politique du parti polono-moscovite, si puissant depuis deux siècles, c'est-à-dire l'union politique des Polonais et des Russes, basée sur une identité de besoins résultant d'une prétendue conformité de races, il a acquis le droit de dire des choses qui seraient considérées, chez d'autres organes de l'opinion, comme des tendances séparatistes. Le *Kraï* a de nombreux correspondants dans tous les pays slaves et des fonds abondants pour les entretenir. C'est l'organe le plus dangereux, tant pour les Polonais que pour les Russes, car, en Russie comme en Pologne, ce parti empêche l'accord entre les deux pays, accord possible et nécessaire, qui doit, un jour ou l'autre, être mis en pratique, lorsqu'on abandonnera la question énigmatique des races et qu'on prendra pour base leur accord sur les raisons assurées, comme la position hydrographique, l'ethnographie et l'histoire, en laissant de côté la question des races.

Le *Kraï* (nº 22, 2/14 juin 1885) n'a pas été le dernier à signaler l'institution de la Commission de l'Ethnogénie des populations de l'Empire russe. Il a été frappé de cette circonstance que la formation en a eu lieu, M. le sénateur Carnot étant président de la Société d'Ethnographie, et il

tire de ce fait des inductions sur les tendances de la Commission. M. Carnot est très connu dans le monde dit slave, comme l'un des personnages qui ont le plus contribué à la modification de la loi Thiers concernant l'appréciation du slavisme et de ses conséquences. Ses discours à la Chambre des Députés, vers la fin de l'empire de Napoléon III, sont présents à tous les souvenirs, et sa lettre au *Siècle*, sous le titre de *Coup d'œil politique sur l'Autriche-Hongrie*, a fortement éveillé l'attention de l'Europe centrale.

Le *Kraï* fait ressortir une autre coïncidence; la Commission a été instituée justement dans le même temps où une partie des pays slaves se prépare à célébrer le cinquantenaire de l'enseignement de Duchinski. Les deux faits sont absolument indépendants l'un de l'autre, mais celui de l'institution de la Commission est probablement antérieur.

Enfin, le *Kraï* signale, comme troisième coïncidence, que la présente année est le vingt-cinquième anniversaire de la mise à l'ordre du jour, à la Société d'Ethnographie, de la discussion sur les réformes de l'enseignement demandées par M. Duchinski. Il y a ici une confusion: il est vrai qu'en 1860, la *Revue orientale et américaine*, organe de la Société d'Ethnographie, publia, sous le titre de *La Pologne en* 1860, un discours prononcé par le prince Czartoriski, à la séance annuelle de la Société littéraire des amis de la Pologne, tenue à Londres, le 26 juin de la même année. Mais, à cette époque, M. Duchinski ne faisait point encore partie de la Société d'Ethnographie.

Le discours prononcé, au nom du prince Adam Czartoriski, par l'un de ses fils, est certainement d'une grande importance: il est l'œuvre d'un savant qui connaît à fond la question, et il présente la manière de voir d'un neveu du dernier roi de Pologne, d'un ancien ministre des Affaires étrangères de l'Empire russe; qui s'est trouvé mêlé à tous les grands conflits européens et asiatiques du premier tiers du XIXe siècle; il y a surtout cela de remarquable que ce discours protestait publiquement contre la façon d'agir des ancêtres de la famille Czartoriski, au XVIIIe siècle, et du prince Adam lui-

même. On ne peut oublier, en effet, que la famille Czartoriski a fortement contribué à la fondation du panslavisme, en proclamant l'unité d'intérêts qui associerait les Polonais et les Moscovites, comme étant les uns et les autres d'origine slave, et en introduisant l'application de cette idée dans les affaires politiques. En 1830, le prince Adam Czartoriski amena la diète insurrectionnelle de Varsovie à déclarer aux peuples et aux gouvernements de l'Europe, qu'ils ne devaient pas se tromper sur les rapports des Polonais avec les Russes-Moscovites, que ces rapports seraient toujours fraternels, les deux peuples étant d'une même origine slave (séance du 20 décembre 1830).

Cette déclaration de la diète de Varsovie exerça une grande influence sur les dispositions de l'Europe, au sujet de l'insurrection de la Pologne ; elle profita aux projets de la Russie, les hommes d'État de toute l'Europe s'étant habitués à voir dans le tsarat le protecteur légitime de l'ordre moral et politique dans le monde. Le prince Adam Czartoriski, voyant l'énergie croissante des protestations des patriotes polonais contre la déclaration de la diète, crut devoir protester publiquement à Varsovie même, en 1831, contre sa politique, et contre la manière d'agir de ses ancêtres. Aussi fut-il condamné par le tsar Nicolas à avoir la tête tranchée. Mais, sitôt réfugié en France, il reprit sa politique panslaviste : en relevant l'étendard panslaviste, au nom de la Pologne, il croyait combattre utilement le panslavisme des Moscovites, dont le but est bien différent ; il ne fit que donner une force nouvelle à cette dernière cause.

L'année 1854 vit l'évolution complète des idées du prince Adam : dès lors, il commença d'approuver publiquement la théorie du Touranisme des Moscovites. En 1860, il envoya Ladislas, son second fils, féliciter et remercier Viquesnel, au nom de la Pologne, pour ses travaux justifiant les anciennes traditions sur la prédominance des tendances agricoles dans les populations proprement européennes, et des tendances égalitaires et communistes chez les Moscovites ; en même temps, son autre fils se rendit à Londres

pour amener les Anglais aux mêmes sentiments, et c'est alors que fut prononcé le discours dont il vient d'être question. Enfin le prince Czartoriski ne ménagea point les témoignages de son adhésion au réveil des anciennes traditions: c'est à son intervention, à ses sympathies personnelles, que fut due une partie des succès de l'enseignement de Duchinski, auprès des savants et des hommes d'État de l'Europe.

C'était, on se le rappelle, l'époque où avait lieu la lutte la plus vigoureuse entre les deux partis moscovites, l'européen et le national, relativement au caractère qu'il convenait d'imprimer à l'affranchissement des serfs. En principe, les deux partis étaient d'accord; mais le Moscovite européen voulait que l'affranchissement s'opérât dans le sens de l'esprit européen, avec le droit individualiste et toutes ses conséquences; le Moscovite national prétendait travailler d'après le principe tsarien, dans l'esprit des paysans et des bourgeois russes, égalitaire, communiste, tartare. L'empereur Alexandre II encouragea d'abord le parti européen, et toute l'Europe applaudit: le parti moscovite national fut traité de rétrograde, comme ne voulant pas renoncer aux principes asiatiques, dans un État qui se ralliait, disait-on, si complètement au reste de l'Europe. Jusqu'en 1860, Duchinski fut peut-être le seul qui justifiât, dans ses leçons publiques, la manière de voir du parti moscovite national, tout en démontrant les dangers que le triomphe de ce parti ferait courir à l'Europe, si elle ne se fédérait pas, en réalisant les principes aryaques. Le parti moscovite national triompha, en effet, en forçant le tzar Alexandre II à se conformer à l'esprit national, comme on le voit dans l'ukase dit d'affranchissement, du 19 février 1861. C'est alors que l'on put reconnaître si Duchinski avait raison de signaler et de combattre le prince Czartoriski et les tendances du parti moscovite national en tant qu'il ne cessait de se dire slave, qui, tout en prêchant la liberté, travaille à ruiner le principe même de la civilisation européenne, par la protection qu'il accorde publiquement aux menées de la démocratie socialiste européenne.

Dès 1859-1860, l'empereur Napoléon III avait proclamé le principe des nationalités. C'est vers le même temps que s'organisa la première des Sociétés d'Ethnographie. Tous ces faits ajoutent à l'importance du discours du prince Czartoriski, et c'est avec raison que le *Kraï* signale cette date de vingt-cinq ans.

Un organe très influent de la Pologne prussienne, le *Dziennik Poznanski*, a salué avec joie la nouvelle de l'institution de la Commission d'Ethnogénie : il y a vu la preuve que la France abandonne les voies de la politique panslaviste inaugurée par le cabinet Thiers en 1840, modifiée après la guerre de Crimée et reprise depuis la catastrophe de 1870 ; qu'enfin on se ralliait aux vues de Viquesnel, d'Henri Martin et de leurs adhérents.

La *Nowa Reforma* de Cracovie applaudit à cette interprétation : elle prévoit que les espérances des Polonais pourront trouver un commencement de satisfaction. D'un autre côté, d'autres journaux polonais ont cru devoir protester contre cette satisfaction prématurée du patriotisme : ils y ont opposé la nomination toute récente d'un panslaviste à la chaire que Mickiewicz occupa jadis au Collège de France. Aux yeux de ces Polonais, la Commission ne serait que l'expression d'une minorité représentant la réaction qui s'opère dans l'esprit public, en France. Le *Courrier Pariski*, petit journal rédigé à Paris par les émigrés polonais, s'est fait l'organe de cette manière de voir, en ajoutant que le temps n'est pas éloigné où cette minorité deviendra la majorité en France. Mais il est désormais bien superflu de se livrer aux conjectures : la *Notice* placée en tête du premier fascicule du *Recueil de documents* ne laisse aucun doute sur l'origine et sur le but de la Commission. Sans doute, l'esprit qui l'anime reste encore dans le mystère qui entoure toute œuvre qui commence ; les conclusions auxquelles elle s'arrêtera dépendront du résultat des études qui se poursuivent. Dans tous les cas, il semble que cette intervention de la science française ne peut qu'être favorable à la connaissance des faits qui intéressent le monde slave. Les Polonais avouent que

c'est seulement dans l'exil qu'ils ont appris à justement apprécier les questions qui concernent leur pays. Les Russes apprendront peut-être que ce n'est pas du Nord que vient la lumière.

LA DÉCLARATION

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

DE SAINT-PÉTERSBOURG

AU SUJET DU PRINCIPE DU GOUVERNEMENT AUTOCRATIQUE DANS L'EMPIRE RUSSE

Le parti moscovite national, *antizapadnik* (anti-occidental) est suffisamment connu des lecteurs du *Recueil de documents :* il est inutile d'insister sur sa constitution et son but. On sait que, s'étant affirmé à la suite des désastres de la guerre d'Orient (1854-1856), il n'a cessé de grandir, et qu'il accentue chaque jour son triomphe, d'une façon de plus en plus énergique.

On voit ce fait s'accuser dans un document important que les journaux russes viennent de nous communiquer et qui rentre dans la catégorie de ces informations que la chancellerie russe publie de temps à autre, dans un double objet : il s'agit non seulement de faire prédominer le parti moscovite national, mais de ruiner complètement l'influence du parti européen; le tout, pour faciliter la régénération du régime tsarien par l'esprit national proprement asiatique. Ce document, c'est la Déclaration de principes du 4 septembre, émanant du cabinet de Saint-Pétersbourg, au sujet de la question, capitale pour les Moscovites, du principe même du régime tsarien; il est dû au ministère de l'Instruction publique, et la cause occasionnelle en est dans les questions d'enseignement et d'examens scolaires.

La déclaration est très nette; elle précise les choses

comme il convient à une autorité qui sait d'où elle vient et surtout où elle va. Le ministre avoue que l'influence de l'esprit européen, relativement au principe monarchique, paralyse souvent les tendances nationales des Russes, et il établit méthodiquement la différence qui existe entre les monarchies européennes et le tsarat moscovite.

Seule, la monarchie moscovite est revêtue d'un caractère sacré; continuant l'empire romain d'Orient, elle est consacrée par l'Église orientale, seule orthodoxe. Au contraire, les monarchies européennes relèvent du principe révolutionnaire, car elles se rattachent à la Papauté. Voici le passage de la circulaire qui caractérise ces points, en y ajoutant divers détails destinés à les expliquer :

« C'est fort mal comprendre le principe monarchique russe, que de le confondre avec celui des autres monarchies. Le droit d'État russe a pour principe l'autocratie, dans l'esprit de l'Église orientale qui, se renfermant dans sa mission spirituelle, a renoncé au pouvoir politique, pour le laisser tout entier à l'État. Au contraire, le principe du mouvement historique, en Occident, repose sur un dualisme de pouvoirs : la ploutocratie, les luttes d'influences, les formes parlementaires des pouvoirs, sont la conséquence de l'influence de l'Occident, qui transforma l'Europe en une théocratie et priva le principe monarchique, chez les peuples occidentaux, des caractères sacrés dont est revêtu, pour le peuple russe, et en général pour tous les orientaux, le pouvoir du monarque défenseur de l'Église orthodoxe (*pravoslavié*) apostolique... »

Et voici maintenant comment la Déclaration expose l'histoire de la question :

« Le souverain russe hérita de la mission de l'empire romain d'Orient, après la chute de cet empire. C'est par l'autocratie que le peuple russe développa son unité, établit fermement son organisation. La liberté civile s'élargit et se légalisa. L'illimitation du pouvoir suprême signifie seulement que le peuple ne reconnaît pas de pouvoir public qui ne soit pas soumis à un seul, lequel est la tête de tout le

peuple. C'est le monarque qui donne les lois à la Russie, et les rapports parlementaires n'existent pour lui qu'avec les puissances étrangères. C'est de lui qu'émane tout pouvoir, aussi bien dans l'ordre de l'administration, que dans l'ordre de la justice. Le pouvoir suprême russe est le principe fondamental, complètement indiscutable, de toute organisation de l'état russe ; tel il doit être pour la science du droit public, en Russie. C'est à la lumière de ses principes que la science doit étudier toutes les institutions de l'Empire. »

La circulaire donne ensuite les principales applications pratiques de la *Déclaration*.

En raison de la haute question qu'elle aborde, cette Déclaration peut se considérer comme le coup de grâce donné au parti soi-disant européen, dont les organes, tels que le *Golos*, le *Pariadok* et autres, ont péri depuis longtemps, sous la pression victorieuse du parti anti-européen. Aussi, l'acte du ministère de l'Instruction publique a-t-il a été accueilli avec enthousiasme par le parti triomphant. Voici ce que nous lisons dans le *Vilenski Dziennik* (n° 182, 26 août-6 septembre), organe de l'administration russe dans les gouvernements de Vilna, Grodno, Minsk, etc., auquel nous avons emprunté aussi les termes de la circulaire :

« Nous sentons, dans ce programme, un nouveau souffle, un nouvel esprit qui doit considérablement modifier l'appréciation des rapports publics. Il rétablira les principes historiques humiliés, et graduellement, il nous délivrera du cauchemar qui affaiblit notre vie intérieure, du principe juif et cosmopolite si opposé à l'idéal du peuple russe. »

LES SLAVES EN OCCIDENT

QUELQUES QUESTIONS

CONCERNANT LES ANTIQUITÉS EUROPÉENNES

à l'occasion du *Monde slave* de M. le général Rittich

PAR ALPH. CASTAING

Le monde aux Slaves ! Tel est le sens à peine voilé d'une œuvre qui ne dissimule pas ses tendances politiques et la portée actuelle de ses affirmations. Le livre de M. le général Rittich est un événement pour ceux dont l'esprit se plaît au milieu de ces questions brûlantes. D'autres motifs commandent l'attention : on admire la majesté du format, les soins de l'exécution matérielle ; de nombreuses cartes ethnographiques ou historiques illustrent le texte ; d'autres, tirées à part, rappellent les meilleurs travaux de l'auteur. Quant aux théories, qui sont d'une grande hardiesse, quant aux conclusions, dont l'intention est absolument panslaviste, le compte rendu, adressé par M. de Youferow à la Société d'Ethnographie, en a déjà donné un aperçu fort mitigé, mais tellement sommaire, qu'il laisse à l'imagination individuelle le soin d'attribuer à l'ensemble de l'œuvre toutes les qualités et tous les défauts. D'autres se chargeront de pénétrer plus avant : je n'y veux jeter qu'un coup d'œil, et dans la partie seulement qui concerne la France et les contrées limitrophes.

Le sous-titre du livre apprend au lecteur que l'histoire et l'ethnographie ont fourni les éléments du travail. N'allez pas

croire que l'auteur soit du nombre des humbles serviteurs de la science. L'homme pénétré des grands principes du commandement n'obéit qu'aux ordres de ses supérieurs hiérarchiques ; tout le reste lui obéit : « J'ai sous moi des soldats, disait le centurion de l'Évangile ; je dis à l'un : va ! et il va ; à l'autre : viens ! et il vient ; à mon serviteur : fais ceci, et il le fait. » Avec un pareil système, on se soustrait aux désillusions : il n'en est que ce que l'on veut. On dit à l'histoire : marche ! elle part au pas accéléré ; à l'ethnographie : droite, conversion ! elle pivote sans murmurer. L'ordre est exécuté, et il suffit.

I

Il s'agissait de démontrer que la race slave a couvert l'Europe de ses colonies : en quel temps, il n'importe ; mais c'est aux époques les plus antiques, probablement aux âges préhistoriques, car l'histoire ne dit rien d'une pareille expansion ; en ce qui concerne les Gaules, on peut affirmer qu'il n'y entra que des Celtes, depuis leurs premières invasions jusqu'à la conquête romaine. Y avait-il alors des Slaves ? Non, certainement ; ils n'ont paru que beaucoup plus tard sur la scène du monde, en pleine période historique, au VIe siècle de notre ère ; le fait est suffisamment connu. Mais ne nous arrêtons pas à si peu et voyons les preuves qu'on nous administre.

Plusieurs méthodes sont habituellement employées à ce genre de recherches. Il y a d'abord celle des origines s'appuyant sur les données de l'histoire. Prenant chaque peuple à son berceau, on dépouille toutes les traditions qui le concernent, on le conduit par étapes à ses diverses stations ; enfin on expose ses transformations et sa forme définitive. Ce procédé, le seul certain, est celui que Schafarik illustra.

La méthode des linguistes examine en détail l'idiome parlé par chaque peuple : on compare les formes de cette langue avec celles des types les plus connus, surtout avec celui que l'on considère comme le plus parfait. Suivant les affinités de la grammaire et du dictionnaire, on assigne à la langue une place qui devient celle du peuple lui-même, à moins que l'histoire ne vienne prouver que les révolutions politiques ont amené le mélange des races et le changement du langage. Ce procédé est celui de Siögrén, de Castrén et de bien d'autres.

Quelques-uns fusionnent l'une et l'autre méthode : aux données de l'histoire et de la linguistique, ils ajoutent les observations que l'expérience personnelle leur a fournies, à la suite de voyages et d'informations de toutes sortes. C'est ainsi qu'ont agi Potocki, Klaproth et un grand nombre d'autres auteurs des plus justement estimés.

Aucun de ces procédés n'est celui du *Monde slave*. Sa méthode est bien plus simple. Prenez une carte de l'Europe : pour y délimiter le périmètre de la patrie des Slaves, tracez une figure elliptique dont l'un des côtés formant la ligne orientale, embrasse les bassins de la Dwina et du Dniéper ; la pointe sud s'appuie sur la Grèce ; la ligne du côté occidental longe l'Adriatique, coupe l'Allemagne, le Danemark et la Suède ; la pointe nord plonge dans la Baltique.

C'est de là que le rayonnement s'est opéré. Pour savoir comment et dans quelles directions, vous n'avez besoin ni des historiens, ni des linguistes, ni d'aucune autre information que ce soit ; il suffit de comparer entre eux les noms de lieux ; dès que vous trouvez deux noms semblables, ou à peu près équivalents, dites : voilà la preuve ! Vous tirez une ligne, droite s'il n'y a que deux noms, brisée s'il en existe plusieurs ; les lignes marquent la route des migrations ; c'est par là que les Slaves ont dû passer. Exemples :

Biélogorod, *Biolgrad*, *Bolgrad*, selon les diverses prononciations, signifient : ville blanche. C'est le nom de Belgrade, en Servie ; mais on le trouve en bien d'autres lieux, et, s'il en faut croire les cartes du *Monde slave*, il existerait dans

les Pyrénées-Orientales, au-dessus de Perpignan. Qu'est-ce que ce peut être que cette Biolgrad? Ne serait-ce point le fort de Bellegarde qui commande le col de Perthus? C'est bien cela. Mais le nom de Bellegarde n'a jamais signifié ville blanche; il n'est point slave, il est français et il veut dire beau poste. Ce n'est pas, d'ailleurs, une ville, mais un fort isolé faisant partie de la commune de Perthus; il n'existait même pas au moment de la conquête du Roussillon, en 1642. On y mit alors une tour d'observation; les Espagnols la prirent en 1674 et ajoutèrent quelques fortifications. L'ayant recouvrée en 1679, Louis XIV en fit une forteresse de 2e classe. Qu'y a-t-il de slave en tout cela?

Il existe, dans le gouvernement de Grodno, entre Varsovie et Pinsk, une ville de *Brest* ou Brezesc, dont le nom aurait plus ou moins le sens de rivage. La ville de *Brest*, en Bretagne, étant suffisamment célèbre, on veut que celle-ci soit une fondation de celle-là. J'ignore l'origine de la ville russe; mais celle de France ne remonte pas très haut. Son plus ancien monument est une tour du XIIIe siècle, appelée *Tour de César*, parce qu'on suppose qu'elle occupe la place d'un poste d'observation que les Romains avaient établi sur la plage alors déserte. Le nom de Brest est l'abrégé de celui de *Pors Breizad*, port breton, dont le dernier mot fut transformé en *Brest* lorsque la langue française se substitua au bas-breton, dès longtemps inusité dans la localité.

Les autres attributions du même genre ne sont pas mieux fondées. Pour nous limiter, arrêtons-nous au nom des Russes, dont la carte des *établissements* ou migrations slaves est toute semée. Partout où se montre la syllabe *Ros*, soit quelque chose d'approchant, on nous signale une station slave; *Rous* et *Slave* seraient donc deux synonymes, et, sans doute, l'un serait aussi ancien que l'autre. Nous savons déjà que *Slave* ne date que du VIe siècle. *Ros* ou *Rous* est du IXe dans les auteurs byzantins, et, par conséquent, il est logique de le rapporter à la tribu suédoise des Ross, laquelle figurait au nombre des Warègues de Rurik, fondateur du premier Empire russe.

Je sais bien que l'on objecte les termes de deux chapitres du prophète Ézéchiel, où quelques interprètes ont lu : « Fils de l'homme, regarde Gog et la terre de Magog, prince de Rosch, Mosoch et Tubal » (xxxviii, 2 et 3). Plus loin encore : « Je t'enverrai Gog, prince de Rosch, Mosoch et Tubal » (xxxix, 1). Saint Jérôme fait observer qu'il n'a pu trouver nulle part un peuple de *Rosch;* en conséquence, il traduit : « Gog, prince de la tête de Mosoch et Tubal. » Il résulte de là que le nom des Russes était absolument inconnu au temps de saint Jérôme; Ammien Marcellin, qui a décrit la Russie méridionale à cette époque, Jornandès et Procope, un siècle et demi plus tard, n'en font aucune mention. Le mot hebreu *rosch* signifie la tête, et, dans le cas présent, c'est l'aristocratie, les chefs des peuples de Magog, Mosoch et Tubal. D'ailleurs, les règles de la grammaire ne permettent pas une autre traduction : les mots *Rosch*, *Mosoch*, n'étant pas séparés par une conjonction, se tiennent; et, comme l'on dit dans les écoles, le premier gouverne le second au génitif, ce que nous exprimons par la préposition *de;* il faut donc traduire *rosch Mosoch*, tête de Mosoch; pour traduire Rosch *et* Mosoch, il faudrait la conjonction *ve*, soit : Rosch *et* Mosoch et Tubal.

Je sais encore que Mahomet s'y est trompé, ce qui ne tire pas à grande conséquence, les méprises lui étant familières. Le Coran mentionne les Ros, mais il les range au nombre des peuples disparus.

Le *Monde slave*, qui voit dans *Ros* un nom antique, le retrouve un peu partout; la carte du *Monde slave* en est émaillée. Pour rester dans les parages de l'Occident, voici d'abord la ville de Rosas, en Catalogne. Nous avons son extrait de naissance et ses actes de l'état civil. Fondée en 910 avant notre ère, ou tout au moins, comme le dit Strabon, longtemps avant la première olympiade, elle fut d'abord une colonie des Rhodiens, qui lui donnèrent leur nom : *Rhoda*, *Rhodope*, *Rhodopolis*. Reprise en sous-œuvre ou relevée plus tard par les habitants de la colonie massaliote d'Ampurias, sa voisine, c'est une ville exclusivement

grecque, antérieurement à la conquête romaine; quel rapport tout cela peut-il avoir avec les Russes?

Le Roussillon, situé au nord de la Catalogne, aurait aussi reçu les colonies russes : « Nous l'expliquons, est-il dit dans le *Monde slave*, par la Russie de Lyon; » Roussillon est une forme corrompue de *Ruscinon*, désignation d'une antique ville dont les ruines se voient à côté de Perpignan. Or Ruscinon était une colonie phénicienne, et en langue chananéenne, dont le phénicien n'est qu'un dialecte un peu mélangé de chaldaïque, ce nom signifie tête ou capitale du golfe, que les Grecs nommaient Cynétique. Il se compose de *Rosch*, tête, et de *hino* (prononcez *khino*, du chaldaïque *hina*, sein, en latin *sinus*, qui est le même mot, d'après les lois de la phonétique). M. l'abbé Bargis l'a parfaitement démontré dans son beau livre des *Colonies phéniciennes*.

Enfin, supposons qu'à une époque quelconque les Slaves soient partis pour l'Occident, et sans nous attarder aux étapes intermédiaires, transportons-nous dans les Gaules où on veut nous les montrer, et en si grand nombre que la moitié au moins des habitants de ce pays « seraient des Slavianes très ressemblants aux Celtes ». Au nord, seraient les Bellovaques occupant la frontière au-dessous de Bruxelles; on sait qu'il n'en est rien : les Bellovaques sont le peuple de Beauvais et du département de l'Oise, aux portes de Paris.

Nous ne conduisons pas les Slaves à Lyon, et nous ne verrons point dans le nom antique de cette ville *Lugdunum*, le polonais *louga*, prairie, et le finnois *don*, rivière : il vient indubitablement de *loch*, lieu sacré, et de *dun*, forteresse, tous deux celtiques. Les Slaves n'ont pu avoir aucune part à sa fondation : la ville, qui n'existait pas au temps de César, fut construite un peu plus tard, par les soins de Plancus, sur un terrain vague, où venaient de se réfugier les victimes des récentes dissensions politiques.

J'omets une foule d'attributions fort extraordinaires, pour arriver plus tôt aux régions situées entre la Garonne et les Pyrénées. Les peuples de l'Aquitaine sont du nombre des mieux connus, et les obscurités qui pouvaient y rester sont,

je crois, résolues en grande partie dans mon *Mémoire sur l'Ethnogénie de l'Aquitaine primitive.* Je n'ai pas vu « que les Celtes fussent peu nombreux » dans ce pays : tous les noms propres, tous les monuments sont celtiques; la langue locale actuelle est formée de celtique et de latin, et je crois qu'on y trouverait difficilement des vestiges slaves.

En Espagne, le rivage du golfe de Gascogne nous conduit au nord-ouest de la péninsule, en Galice : ce nom n'est point slave et il n'a aucun rapport avec celui de la Galicie autrichienne. Il vient des Callaïques qui, dans la plus haute antiquité, occupaient tout le pays jusqu'à l'embouchure du Douro : là, se trouvait un port célèbre, que les habitants appelaient *Calè*, le havre, en celtique : de là leur nom. Ce port est aujourd'hui Porto, le port par excellence, qui joignant son nom à celui de *Calè*, transformé ensuite en *Gall*, a fourni au Portugal la dénomination sous laquelle le royaume est connu. Il est vrai que sous la domination romaine, le nom de *Gallæcia* a prévalu, parce qu'il se rapportait bien à la composition de la population, qui était d'origine gauloise, et parlait un dialecte celtique : c'est de là qu'on a fait *Galice.*

II

L'exposé de l'expansion qui aurait jeté les Slaves sur l'Occident de l'Europe, antérieurement aux époques historiques, est conçu dans le même ordre d'idées : il se résume dans une carte intitulée : *Colonies slaves occidentales.*

Faut-il admettre que le berceau des Slaves flotta sur les eaux saintes du Gange? Cette opinion n'a l'appui d'aucune donnée historique; c'est une hypothèse issue des vieilles théories des linguistes qui ont jugé à propos de représenter l'Inde comme une pépinière humaine, d'où l'on a fait sortir fort gratuitement et sans la moindre apparence de raison,

tous les éléments d'une civilisation qui n'y mit jamais le pied, et toutes les souches ethniques du monde occidental. Il y a quelque cinquante ans, on faisait croire aux gens de bonne volonté qu'un mouvement régulier et continu de migration, marchant du sud-est au nord-ouest, aurait versé, de l'Inde sur l'Asie occidentale et sur toute l'Europe, un courant de population que l'on qualifiait d'Indo-Européennes, d'Indo-Germaniques, Aryas. Cette vaine théorie s'est fondue au creuset de la saine critique : l'étude intelligente des Védas a montré les étapes successives des pasteurs védiques à travers l'Asie centrale, mais dans le sens exactement opposé, du nord-ouest au sud-est. Partis, vers le XIV[e] siècle avant notre ère, des régions situées entre la Caspienne et l'Indo-Kouch, les Aryas ont traversé l'Afghanistan et sont arrivés dans les contrées du bassin de l'Indus, peu de temps avant l'expédition d'Alexandre. On est ainsi rentré dans la grande tradition : le berceau de l'humanité fut bien entre le Caucase et la Caspienne, le golfe Persique et la côte orientale de la Méditerranée.

Mais enfin, voici d'une façon quelconque les Slaves en Scythie ; faut-il admettre que leur premier établissement date du VII[e] siècle avant notre ère? l'histoire n'y consent pas, elle ne reconnaît leur existence que treize cents ans plus tard. Il ne suffit pas d'avancer vaguement que « les Slavianes se mêlaient avec les Celtes, tantôt en avant, tantôt en arrière ». L'histoire ne dit point cela, et, au besoin, l'on y trouverait le contraire. On ne saurait donc les faire figurer dans l'expulsion des Cimmériens par les Scythes, aux bords de la mer Noire, en 633, objet du récit d'Hérodote.

Je ne retrouve pas, en Galice, les souvenirs slaves qu'on y signale, ni surtout celui du Volga. Il y a bien un mont Gesteira, dont le contrefort septentrional s'appelle Valga : il sort de cette hauteur deux sources dont la réunion constitue un mince filet d'eau (*riachuelo*) qui va se jeter dans l'Ulla, après un parcours de deux ou trois kilomètres : tel est ce rival du plus grand fleuve de l'Europe. Une douzaine de hameaux, comprenant tous ensemble moins de deux cents feux, com-

posent le *pueblo* ou la municipalité de Valga. Il est d'ailleurs inexact que le fleuve Ulla se soit jamais appelé ni Volga, ni Valga. Déjà Pomponius Méla le nomme Ulla et cette désignation n'a jamais changé.

Inutile d'ajouter que les Neures n'ont rien à réclamer au cap *Nerium*, appelé ensuite *Celticum* et *Artabrum*, puis enfin *Finisterra*. Si, comme il est probable, *Nerium* est le nom phénicien, il indique le phare, *nar*, établi sur ce cap célèbre.

Lugo n'est pas une colonie de quelque ville russe de Luga. C'est l'ancien *Lucus Augusti*, dont les termes rappellent en même temps l'existence d'un bois sacré, et les faveurs extraordinaires que cet empereur accorda au centre qu'il avait créé.

Enfin, le mont *Vindius*, qui se nomme aujourd'hui *Sierra de Asturias*, n'a rien empruté aux Wendes. En celtique, son nom signifie blanc.

III

Et cependant, on ne saurait en disconvenir : il y a une proche parenté entre les populations primitives, non seulement de la Scythie et de la Gaule, mais de la presque totalité de l'Europe. Avant que l'Occident appartînt aux Celtes, selon l'expression d'Ephore, les vastes forêts vierges en étaient parcourues par de petits groupes de chasseurs qui laissèrent en mille lieux les vestiges de leur passage. C'est ce que l'on appelle les restes préhistoriques.

Les populations préhistoriques de l'Occident ne peuvent être qualifiées ni de Slaves, ni de Russes, par ce motif que ces noms n'existaient point alors; on ne peut en user par anticipation, puisque les nationalités qui s'y rattachent ne sont citées qu'au moyen âge ou même dans les temps modernes. Les anciens auteurs employaient le terme de Scythes, qui serait bon, s'il n'établissait une confusion avec les Scythes

d'Hérodote, qui venaient des régions à l'orient de la Caspienne. J'ai proposé d'établir une distinction, en appelant les premiers Scythes d'Europe, et les seconds Scythes d'Asie. Mais je préfère l'expression biblique de Tirasites (Tiras) pour indiquer les populations primitives de l'Occident.

Mon petit livre, l'*Ethnographie de la France*, a déterminé ce que furent ces populations : des chasseurs, dont le centre le plus anciennement connu fut situé à l'embouchure du Dniester, l'ancien Tiras. Se répandant sans obstacle dans des contrées inhabitées jusqu'alors, ils ont les premiers colonisé la Grèce et l'Italie, la Gaule et l'Espagne. En ces deux derniers pays, ils ont été tellement absorbés par les Celtes, les Ligures et autres, qu'on a bien de la peine à reconstituer la part d'influence qu'ils purent exercer dans la haute antiquité, et celle qu'ils ont prise à la formation des populations actuelles.

S'il est un principe ethnographique qui doive être tenu pour assuré, c'est que les populations expulsées par des forces supérieures se retirèrent dans les montagnes, dans les îles, sur les lieux inaccessibles ou dans les passages que les vainqueurs dédaignaient de leur disputer. C'est pour cela que les hautes vallées de la Navarre, sur le versant espagnol des Pyrénées, ont pu conserver la population basque, incontestable reste des hommes primitifs. La Grande-Bretagne eut aussi une forte part des Scythes d'Europe expulsés du continent, et c'est pour cela que les mœurs y gardèrent des caractères étrangers à celles des Celtes qui vinrent ensuite.

Mais c'est dans les régions baltiques surtout que les Scythes d'Europe se retirent successivement devant l'invasion des Galls, qui eut lieu à plusieurs reprises, du XVIe au XIIIe siècle avant notre ère, en remontant le Danube, jusqu'au fond des Gaules. Lorsque les Kimris, qui étaient aussi des Celtes, et à leur suite les Teutons, Saxons et autres de race gothique, se répandirent dans la Basse-Allemagne, au nord de la forêt Hercynie, les Scythes d'Europe furent obligés de traverser la Baltique ou de se masser sur les rivages, de l'Oder

à la Néva. De là sont venus les Finnois, qui ont ensuite occupé tout le nord de la Russie jusqu'à l'Oural et au delà; de là aussi les races ougriennes.

Voilà pourquoi toutes les langues de l'Europe moderne conservent des termes qu'on a pris pour slaves; ces termes sont tirasites et les Slaves peuvent d'autant moins en revendiquer la paternité, que leur nationalité est l'une des plus récentes qui se soient formées en Europe.

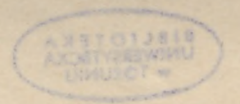
IV

On doit à M. le général Rittich de beaux travaux de géographie et de statistique ethnique. Sa grande carte ethnographique de la Russie, en 1876, est fort remarquable. Son œuvre entière serait une mine de précieux renseignements, si l'on pouvait compter sur la sûreté de ses informations. Admettons que les méprises signalées en ce qui concerne l'Occident ne doivent pas jeter la suspicion sur tout le reste. Mais où veut-on en venir avec ce système d'affirmations audacieuses, au profit de je ne sais quel parti pris dont l'intérêt politique ne prend même pas la peine de se dissimuler? Les savants ne les accepteront pas, les gens du monde n'en ont que faire.

S'il en doit être toujours ainsi, la Commission de l'Ethnogénie des populations de l'Empire russe devra considérer comme une illusion le concours qu'elle avait espéré trouver dans la science russe. Au surplus, nos travaux n'en seront point arrêtés ; ne cherchant que la vérité, dont nous possédons les bases certaines, nous saurons l'exprimer, lorsque le moment sera venu.







1. Czd. Hgc.
2. Cmcge